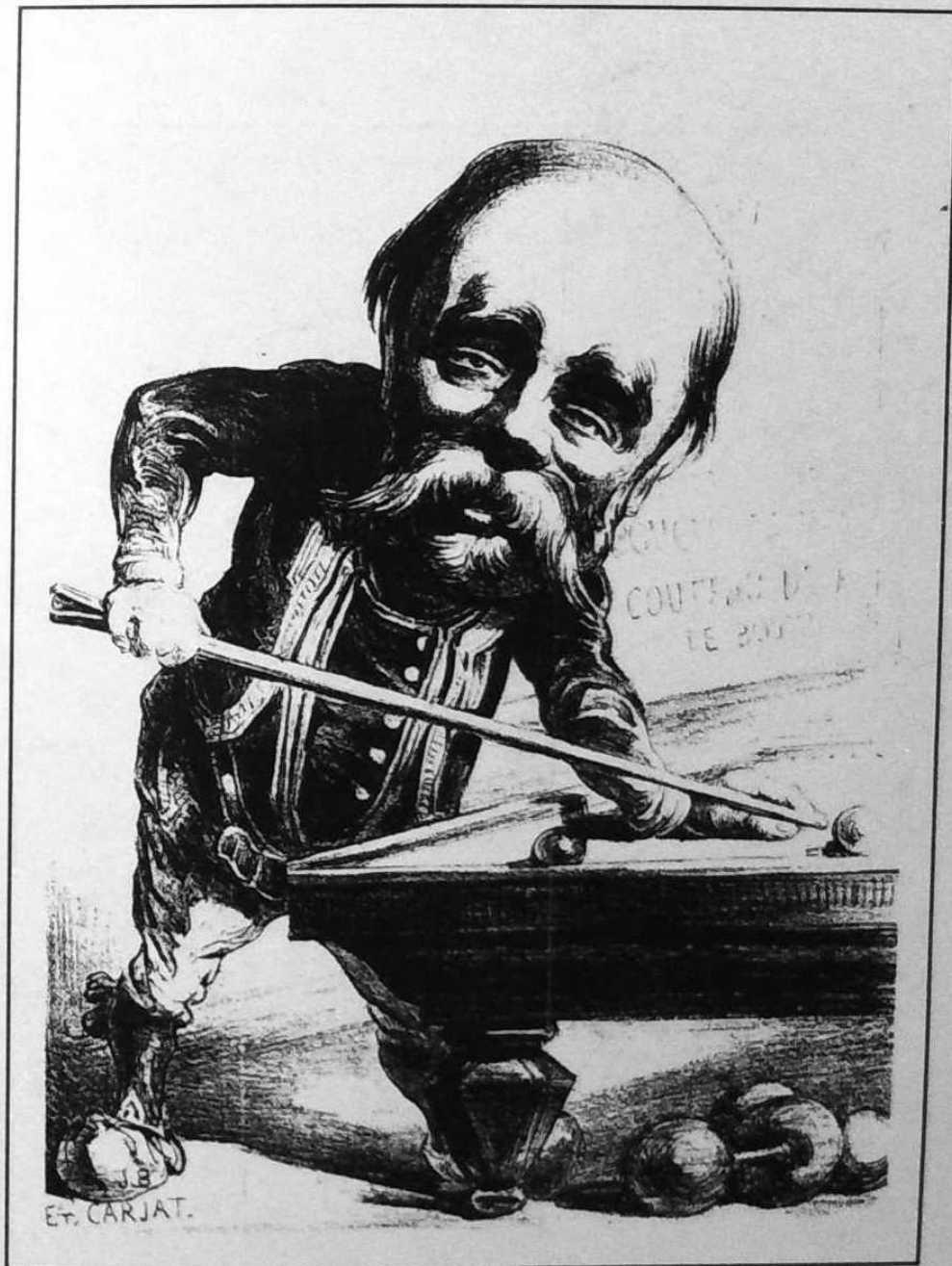


# ECUMES

REVUE DES ECRIVAINS BRETONS



**PAUL FEVAL** - WALTER SCOTT BRETON...

J. GRENIER - *ITINERAIRE D'UN PENSEUR LIBRE*

GLENMOR, L'ETERNEL EST NOTRE ENFER...

# Atelier Le Terreau

HUILES  
AQUARELLES  
ILLUSTRATIONS



11, rue Fardel  
22000 SAINT-BRIEUC  
☎ 96.61.42.91

# arpège Schönberg



PIANOS  
NEUFS et OCCASION

Location - Vente  
Accords - Réparations  
Service Après-Vente

Place du Champ de Mars  
54, rue du 71<sup>e</sup> R.I.

22000 SAINT BRIEUC  
96 33 63 43



# CIVI-LING

Les séjours linguistiques

*En toute confiance*

FORMULE SPÉCIALE ETUDIANTS : Angleterre, Espagne,  
Allemagne  
SÉJOURS U.S.A. : New-York, San Francisco, Philadelphie  
FORMULE "MINI SÉJOUR" pour groupes scolaires - Toutes  
destinations

14, rue Maréchal Foch - 22000 SAINT-BRIEUC - FRANCE  
Tél. 96.61.64.98 - Fax 96.61.78.81

Agréée par le Ministère de la Jeunesse et des Sports - Membre de l'U.F.C.V. - Association régie par la loi 1901.

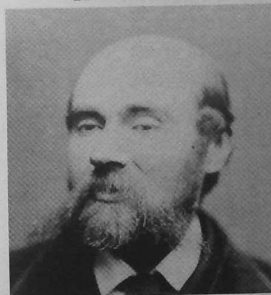
# SOMMAIRE

## PREMIERE VUE

La guerre du Golfe  
vue par Glenmor ..... P.4

## RE-CONNAISSANCE

PAUL FEVAL



par Yann Bouessel du Bourg. .... P.7

LES CHEMISES DE LA MER

par Ricardo Montserrat ..... P.25

NOUVELLES

LIFT, J.-F. Roger ..... P.48

CONTE D'HIVER,  
A. Jérôme ..... P.53

POEMES

SCORPION, C. Querré ..... P.46

HUMAINES ODYSSEES  
J. Laugier ..... P.52

## PHILOSOPHIE



Le chemin  
des sources  
JEAN GRENIER

Itinéraire d'un penseur libre P.37

## LA PALETTE ET LE PINCEAU

Actualités littéraires  
et artistiques ..... P.63

## A TOUT DIRE ET BIEN LIRE

Nouvelles parutions ..... P.64

## APARTÉ

Le mot de la rédaction ..... P.66

## PREMIERE VUE

### L'ETERNEL EST NOTRE ENFER

(Psaume)

Là-bas, sous le cèdre écimé, l'an nouvel,  
nubile encor,  
N'est que chant de poudre et vent de  
mort.

Là-bas, sous le cèdre aux plaies  
ouvertes, le Jourdain roule ses limons  
de sang, des nécropoles de sable en  
Canaan, aux salines plombées de la  
mare inerte.

L'Eternel, lui-même, a mandé ses  
légions pour verser l'huile et la poix  
sur les gourbis de Palestine.

L'Unique filiophage  
a multiplié ses faces,

Des murs de Salomon aux tentes  
maghrébines, mis ses peuples en  
confusion.

Ecoute Ismaël pleurer l'Agar répudiée,  
sous le vol pointu des mouchérons  
d'acier,

Ecoute Israël les clameurs des tribus, les  
sanglots de Sarah sur les temps  
advenus.

Là-bas, sous le cèdre où le canon  
moissonne, le Dieu du grand Livre se  
repaît et bidonne du sang d'Isaac, qu'il  
disait multiplier.

Les Abrams du temps crachent au feu  
du brasier, où calcinent les os roux du  
fils enfin immolé, les Sourates de l'un,  
la Torah de l'autre,

Les psaumes du "Je Suis",  
les versets du "Je Suis Aussi",  
Dieu, l'Unique, le Créateur, l'Enorme,  
Janus en Mecque, Temple et Basilique,  
grabataire flatulant, couche-culotté  
dans la pourpre et la soie de toutes les  
Arabies et Judées mystiques.

Ecoute Galiléen, Christifère et  
cruciforme, Là-bas, sous le cèdre,  
perclus, éventrés, ils attendent, sang  
versé, le temps des béatitudes, le  
sermon sur la montagne, la parousie  
bleutée des anges.

Mais l'Eternel mène ses cohortes  
pérégrines, glaive au vent, des plaines  
de la Beeka aux monts du Golan.

Vois Galiléen, qui drainent dans les  
dunes les coulées incendiaires :  
Jules deux de Rome, suite d'Apôtre,  
casque au crâne soudé,  
Frères arrogants de guerre sainte.  
A l'Amam le couteau, au Mollah le fusil,  
aux Croyants le désert et la mort.  
Les pluies de l'Automne ne viendront  
plus laver le sable d'or,

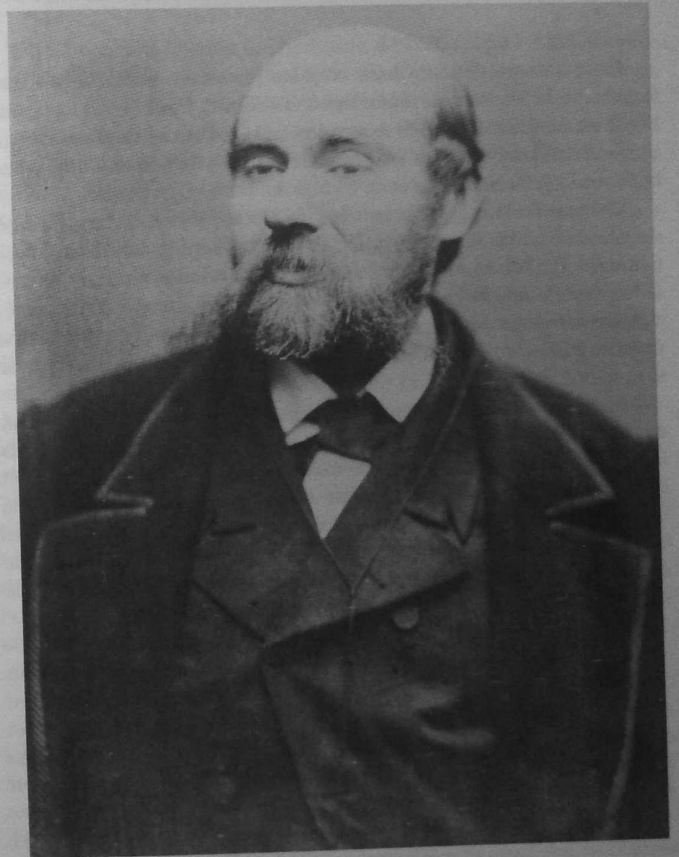
Josué, stratège bouffi du céleste  
Sanguinaire guerroyait déjà en  
Canaan quand le soleil s'arrêta,  
Si le jour s'étira, la paix fut éphémère,  
l'Eternel Podagre aimait trop la  
guerre pour laisser en liesse les  
noceurs de Cana.

Maisons d'Abram, tribus ancillaires,  
soleil et vents de sable illuminent. Les  
fols éructant sous la voûte stellaire,  
ont verbe halluciné et burinent les  
maîtres mots de tous les déserts :

L'Eternel, le Dieu des armées, est notre  
enfer.

*J. Henmon*

## RE-CONNAISSANCE



**PAUL FEVAL**

## PAUL FEVAL, WALTER SCOTT BRETON.

Cinquième enfant de Jean-Nicolas Féval, conseiller à la Cour Royale, et de Jeanne Joséphine Renée Le Baron, Paul Henri Corentin Féval est né à Rennes le 29 novembre 1816 à l'Hôtel de Blossac, rue du Chapitre, où il passera les premières années de son enfance, et fut baptisé à l'église Saint Sauveur.

Comme Patricia Pearse, le héros de l'Easter Week, comme Eamon de Valera, Féval n'était celte que par sa mère, dont le père, Jean-Louis Corentin Le Baron, sieur de Létaing, d'une vieille famille de robe alliée aux Potier de la Germondais, était originaire de Quimper, et c'est en souvenir de cet ancêtre que l'on donna à Paul son troisième prénom - Prénom dont il était fier et qui sera celui du héros d'un de ses plus célèbres romans (1).

Magistrat intègre et homme de bien, le père de Féval était, lui, champenois. Il semble cependant que la souche la plus ancienne de la famille doive se situer en Normandie où un aïeul, Pierre Féval, fit enregistrer ses armoiries : "D'azur à trois croissants d'argent", à la Cour des aides de Rouen en 1697. Mais Paul Féval qui se voulait breton des pieds à la tête n'aimait pas qu'on lui rappelle ses origines, de ce côté là, en dépit du culte qu'il avait conservé pour la mémoire de son père. Il le perdit en 1827, à l'âge de dix ans.

Petit dernier de la famille, ses deux frères aînés partis bientôt au collège, Paul fut élevé dans une atmosphère purement féminine, au milieu de ses soeurs, sa mère et sa grand-mère. Enfant malingre et chétif que son teint pâle avait fait surnommer "Jean Farine" par une méchante petite fille, sa voisine, Paul entre au collège de Rennes où il ne se distinguera pas par ses succès.

Disons que son imagination trop vive l'éloigne du travail sérieux et qu'il se fait surtout remarquer par son goût pour le jeu et l'école buissonnière. Fort bousculé par ses camarades plus robustes qui sup-

portent mal son esprit caustique, ces persécutions éveilleront en lui un amour ardent des faibles et de la justice. La nuit, il rêve qu'il pourfend ses oppresseurs.

Il a treize ans lorsque la révolution de 1830 éclate à Paris. La plupart des élèves et aussi les professeurs adoptent la cocarde tricolore. Paul qui, à la maison affichait des idées libérales pour s'affirmer vis à vis de sa famille, arbore par bravade une cocarde blanche qu'il fixe à sa casquette et se prétend partisan de Charles X. Il manque d'être tué par ses camarades. Sa mère en accord avec le proviseur juge prudent de l'éloigner pour un temps. Elle le conduit dans les environs de Redon, chez un oncle, M. Foucher de Careil, au château de la Forêt-Neuve, en Courmon, au bord de l'Aff, au milieu des marais : château plein de mystères, où les fantômes flottent le long des couloirs. Il écoute à la veillée des contes fantastiques, mêlés de réminiscences des hauts faits de l'histoire bretonne ; chaque soir il s'endort dans la terreur. Lumière éteinte, il lui semble voir brûler autour de son lit une double rangée de cierges, entendre des lamentations. Ce contact avec le surnaturel, ces peurs d'enfant laisseront des traces dans toute son oeuvre. Mais ce château est aussi un rendez-vous de conspirateurs. Tout le pays vibre encore aux souvenirs de la Chouannerie. On échauffe des plans d'insurrection, on fond même des balles de calibre et les belles amazones se montrent les plus ardentes. Paul a sa part dans ces conciliabules et on lui promet même une carabine pour le jour où l'on reprendra les armes. En attendant, dans son enthousiasme, notre néophyte insulte les gendarmes, en visite domiciliaire au château, et qui se bornent à le ramener par l'oreille à sa mère.

Il passe ses journées à parcourir les environs, les landes de Renac, les marais dont les brouillards se peuplent de personnages de l'autre monde. Son oncle l'amène à Rieux, à Saint-Vincent, à Malensac, où il rencontre partout des survivants de la grande armée chouanne dont il utilisera plus tard les récits dans ses romans.

Ce séjour au coeur de la Bretagne profonde produira sur l'âme extrêmement sensible du jeune garçon une impression très vive qui

le marque définitivement, et de ces souvenirs de son enfance il fera la matière de maints de ses ouvrages : *La Femme blanche*, *Le Bonhomme misère*, *Le joli château de Coquerel*, *Les Belles de nuit*, *Gille de Raiz* et bien d'autres. Il faut voir là aussi l'origine de son goût pour les sociétés secrètes ("Les Habits noirs").

Dès l'année suivante, en 1831, Paul retrouve le collègue de Rennes... et ses persécuteurs. Mais pas pour longtemps. De son long séjour à la campagne il rapporte une vigueur physique qui lui avait fait défaut jusqu'ici et un de ses camarades, un jeune anglais, l'initie à l'art de la boxe. C'est un langage que comprennent parfaitement les fiers-à-bras de l'école et on le laisse tranquille dorénavant.

Cette découverte de son pays, de son peuple, il va la poursuivre et l'étendre tout le long de son adolescence à l'occasion de ses longues randonnées à travers le Pays de Rennes, et même de Dol et de Saint-Malo. Marcheur infatigable, il lui suffit d'une seule journée pour atteindre Fougères, Vitré, Guichen, où il converse avec les paysans du pays Gallo dont il a appris la langue au cours de son séjour chez son oncle, langue dont il fera largement usage plus tard dans ses romans bretons (*Châteaupauvre* en particulier). Il assiste aux foires locales où il les écoute discuter, participe aux veillées de famille et recueille légendes et traditions. C'est dans les environs de la forêt de Rennes, à La Bouëxière et Acigné, qu'il entendra conter l'histoire de la mystérieuse *Fontaine aux perles*, à Mi-Forêt qu'il trouvera l'inspiration du *Loup Blanc* et de *La Louve*, dans toute cette région où survivent encore, plus ou moins consciemment, dans l'esprit de la population les souvenirs des luttes soutenues par les paysans du Pays de Rennes contre les agents du fisc royal.

C'est à Vitré qu'il trouvera le sujet de son *Bourgeois* (2), à Hédé celui de *Rolan-Pied-de-Fer*, c'est de Saint-Malo que partira le héros de son *Club des Phoques*.

Bachelier à seize ans, Paul commence ses études de droit, plus par tradition familiale que par goût, semble-t-il, mais au-dessous des *Digestes* et des *Pandectes*, dans les tréfonds secrets de son bureau, se cachent d'innombrables romans dont il fait la lecture de ses nuits : Chateaubriand, Byron et Victor Hugo, Balzac, George Sand, Paul de

Kock, Guilhem de Castro, les *Intimes* de Gözlan, *Les Mémoires du diable* de Soulié, les drames de Pixérécourt et surtout *Walter Scott*. Toute une littérature romantique qui enflamme son imagination, car déjà il rêve d'écrire, d'être le Walter Scott breton : entre la situation de la Bretagne vis-à-vis de la France et celle de l'Ecosse vis-à-vis de l'Angleterre, il a établi, comme l'historien Pitre-Chevalier, un parallèle.

Il est reçu licencié en droit en 1836, s'inscrit au barreau et plaide pour la première (et dernière) fois au Palais de Justice de Rennes pour la défense d'un certain Planchon, paysan haut-breton, poursuivi pour le vol de douze poules avec effraction et escalade. Il paraît que Féval fit rire tout le tribunal et qu'il eût gagné sa cause si l'accusé, enhardi par le succès de son avocat, n'avait voulu expliquer lui-même, sans l'ombre d'un remords, comment il s'y prenait pour attraper les poulets sans les faire crier, ce qui lui valut une condamnation au maximum. Prenant prétexte de ce demi-échec, Paul Féval, peu désireux de poursuivre cette carrière, et en dépit des supplications de sa famille, décide de réaliser son rêve : aller à Paris qui brille à ses yeux de tous les mille feux de la littérature et de la renommée, et dont il a appris par coeur le nom de toutes les rues sur une vieille carte datant de 1780, épinglée au mur de sa chambre.

Le voici donc en route, plein d'espoirs et de rêves. Il a vingt et un ans. Un oncle banquier a accepté de le prendre comme commis dans son établissement, mais il ne restera dans la place que six semaines, passant son temps à écrire ou lire des romans au lieu de tenir les livres de comptes.

Le voilà sur le pavé. Après quelques autres expériences malheureuses et avoir vainement cherché à publier ses premiers écrits, il lui reste encore quelque argent, mais il se le fait escroquer par un ancien condisciple, un des porteurs de cocardes tricolores, qui lui demande de le sauver d'une dette d'honneur. Plus un sou vaillant ! Quand il va réclamer son argent, on lui rit au nez. Féval provoque en duel le voleur imprudent et lui perce l'épaule d'un coup d'épée, mais ne récupère pas son argent pour autant. Cette fois c'est la fin ! Il ne veut plus rien réclamer à sa famille qui s'est déjà saignée aux quatre veines pour assurer son existence. Désespéré, il monte dans la pauvre

mansarde qu'il a louée rue de la Cerisaie, derrière l'Arsenal, ferme sa porte et va se laisser mourir de faim. Mais la concierge de l'immeuble, ne le voyant plus descendre, finit par s'inquiéter, crochète la porte et trouve le malheureux étendu sur son lit, inanimé, avec à la main un volume ouvert de *l'Imitation de J.C.*... Il n'avait pas mangé depuis trois jours.

Grand émoi parmi les voisins. Chacun s'affaire à le secourir, surtout un jeune femme, sa voisine, dont les soins et la tendresse contribuèrent plus que tous les autres à le ramener à la vie. On lui trouve aussi un travail provisoire, de la littérature alimentaire, des articles pour encyclopédies, des dialogues de vaudeville. Il traduit pour un quelconque ministère le *Tarif des douanes des Etats du Pape*. Il travaille douze heures par jour mais il mange à sa faim et continue à écrire. Il lit à sa compagne ses romans, elle est son inspiratrice. Elle avait dix-huit ans et mourra très jeune.

Enfin, la revue de Paris ouvre ses colonnes à sa première nouvelle : le *Club des Phoques*, qui obtient un franc succès, puis la parution (en feuilleton) de son roman *Le Loup Blanc* le pose définitivement comme romancier. Il a donné un autre roman, *Rolan Pied-de-Fer*, à la *Sylphide*. Entre temps il a fait la connaissance d'une sorte de commissionnaire en littérature : Anténor Joly, directeur littéraire du *Courrier français*, qui a pressenti son talent.

Il en est au troisième chapitre d'un nouvel ouvrage : *Les Compagnons du silence*, dont l'action se déroule dans les bas-fonds de Paris, quand Anténor Joly fait irruption dans sa mansarde et lui commande un roman sur la pègre londonienne, *Les mystères de Londres*, pour concurrencer *Les mystères de Paris* qui rencontrent alors un vif succès dans le *Journal des débats*. A son corps défendant, Féval doit accepter de changer le titre et les noms des personnages du roman commencé dont il fait des Anglais. L'auteur lui-même devient Sir Francis Trolopp. Quelque temps plus tard il partira pour Londres avec trois secrétaires, des domestiques, tout un train de maison, et mènera une enquête approfondie sur la société londonienne. De ce roman, critique acerbe du régime politique et social de l'Angleterre, et qui rencontrera un succès délirant, il va faire aussi un plaidoyer

pour la liberté de la nation soeur de la Bretagne, l'Irlande catholique. Le héros principal du roman, le comte de Rio Santo, est en réalité un gentilhomme irlandais de race royale qui se cache sous un faux nom et dont toute l'activité a pour but de faire le plus de mal possible aux Anglais et de lutter pour l'indépendance de sa patrie.

Ecrits en 1844, *Les mystères de Londres* avaient déjà connu en 1880, rien qu'en français, cent trente éditions, sans compter les innombrables traductions en diverses langues dont, bien sûr... l'anglais ! Accueillis avec fureur en Angleterre, ils suscitèrent l'enthousiasme aux Etats-Unis, et en Irlande ce fut un événement politique.

Cette fois Paul Féval est lancé. Doué d'une puissance de travail extraordinaire, il va jeter sur la marché parisien et international d'innombrables romans, à l'instar de Dumas, avec cette différence qu'il n'a pas à son service une armée de "nègres", il fait tout lui-même. C'est peut-être pour cette raison que ses ouvrages, même écrits à la hâte, sont en général beaucoup mieux rédigés. Les éditeurs s'arrachent ses productions. Tous les murs de Paris sont couverts de placards où son nom s'étale en lettres triomphales. On organise à travers la ville des défilés de chars où figurent les héros de ses romans à venir.

Aux *Mystères de Londres* succèdent les *Amours de Paris*, qui font pleurer ses lectrices, *Fontaine aux Perles* (encore un roman breton). Il parcourt l'Irlande en ruines et en rapporte la *Quittance de minuit*, où il peint la résistance à l'oppression anglaise. Il donne à *l'Epoque* le *Fils du diable*, un de ses chefs-d'oeuvre, auquel succèdent *Les Belles de nuit*, en huit volumes. Il ne se borne pas à créer des romans. Sans être vraiment un homme de théâtre (il ne fit jamais une pièce seul), il va écrire dix-sept drames. Il donne au "Théâtre historique" *La Closerie des Genêts* et *Le Fils du diable*. Son succès est foudroyant. Il fait salle comble.

A trente ans il a atteint le succès, mais, épuisé par un travail surhumain, il tombe gravement malade et ses jours semblent en danger. Il est soigné par le docteur A. Pénoyer, un homéopathe, personnage extraordinaire, disciple de Hahnemann, ancien serrurier, d'autres disent arquebusier ; il n'avait appris à lire qu'à trente-cinq ans passé

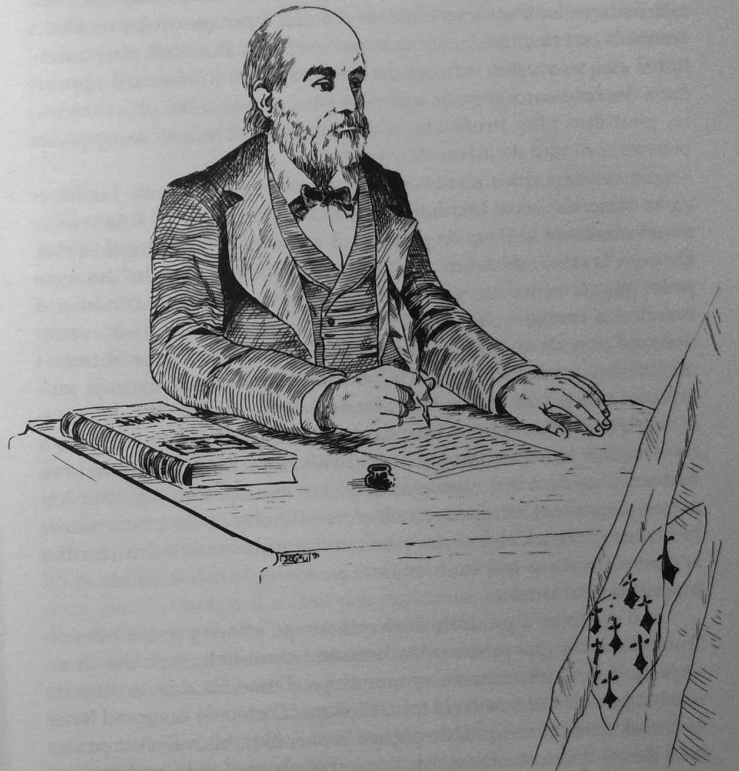
et ne s'exprimait pas très correctement en français, mais il fait des cures surprenantes. Il accueille le romancier au sein de sa famille et le guérit complètement.

Paul Féval, qui décidément ne fait jamais rien d'ordinaire, décide d'épouser une de ses filles pour laquelle il n'éprouvait aucune attirance particulière, uniquement par reconnaissance envers son père et pour le remercier. Or, il se trouve qu'il rencontre en sa femme la plus admirable des compagnes, vertueuse et chrétienne, qui le soutiendra toute sa vie et lui donnera huit enfants : quatre garçons et quatre filles, dont deux se feront religieuses.

Paul Féval est alors au sommet de sa gloire. Entre 1845 et 1875 sa renommée égale celle de Dumas, son contemporain. Ses romans se succèdent à un rythme toujours plus rapide, ses oeuvres, traduites en de nombreuses langues, sont lues dans toute l'Europe (3). Comblé d'honneurs : il sera cinq fois Président de la Société des gens de lettres, trois fois vice-président de la Société des auteurs dramatiques, il est reçu par l'empereur Napoléon III à Compiègne.

En dépit de son peu de sens des affaires, de son immense générosité (lui et sa femme soutiennent une véritable armée d'indigents) et des dépenses importantes qu'implique l'entretien d'une nombreuse famille, Paul Féval gagnait tant d'argent qu'il avait amassé une belle fortune, mais, désireux de l'accroître encore et d'assurer ainsi définitivement l'avenir de ses enfants, mal conseillé par un banquier pour le moins imprudent, il la plaça toute entière en fonds ottomans. Or, quelques jours plus tard, le sultan fait banqueroute et Féval se trouve complètement ruiné. Le coup est terrible. Il écrira lui-même : "Je regrettais mon agonie de la rue de la Cerisaie, autour de laquelle il n'y avait point d'enfants." Pourtant, avec courage, et aidé par son admirable femme qui n'a pas eu un seul mot pour se plaindre et voit dans cette épreuve la main de Dieu, il s'attelle au travail et réussira à reconstituer une petite fortune tout en assurant l'existence de sa maisonnée et continuant ses innombrables charités. C'est de ce jour que date sa "conversion", non pas que Féval ait jamais cessé d'être chrétien, mais il s'était quelque peu éloigné des pratiques de la religion.

A partir de ce jour il retrouve pleinement la foi de son enfance,





renonçant au luxe dont il s'était entouré. Il va s'installer dans une maison modeste, dans un quartier populaire, derrière la Butte Montmartre et ne vivra plus que pour la gloire de Dieu et le service des pauvres. Conversion qui, sur le plan littéraire, eut des effets divers et assez surprenants. Effets heureux car il va puiser aux sources de sa foi régénérée l'ardeur d'une nouvelle jeunesse, un certain renouvellement de sa manière d'écrire à un âge où les meilleurs écrivains ne peuvent guère que se continuer. Il ne fait plus autant appel aux ressources infinies de son imagination, mais s'il apporte dans ses nouveaux romans une note plus personnelle, plus intérieure, peut-être plus profonde, il est incontestable que ses grandes oeuvres sont tout de même derrière lui.

De cette époque datent ses romans autobiographiques : *Les étapes d'une conversion*, avec la trilogie : *La mort du père*, *Pierre Blot*, *La première communion* et le *Coup de grâce*, où il raconte son désastre financier. De plus, la crise intérieure qu'il traverse développe chez lui des scrupules exagérés, même s'ils sont héroïques, qui vont le conduire à revoir et à corriger plus de trente de ses romans qui étaient cependant à l'abri de tout reproche. N'avait-il pas lui-même autrefois déclaré avec une légitime fierté : "Dans toutes mes oeuvres je puis affirmer que je n'ai jamais écrit une seule ligne contre Dieu et contre la sainteté du mariage". Cependant, il passe ses jours et ses nuits à remettre sur le métier ses meilleurs livres. Il rachète chez Dentu, son éditeur, plus de 4 000 exemplaires de ses ouvrages qu'il détruit lui-même, dépensant ainsi une somme considérable et un temps encore bien plus précieux. Il fera des pieds et des mains pour faire interdire le drame du *Bossu* qui était toujours joué avec le même succès et lui rapportait une fortune.

Et il continue à produire à un rythme qui effraie presque ses éditeurs. Il semble que sa sève créatrice soit inépuisable. Il publie en un an jusqu'à quatorze romans, sans compter d'innombrables articles de combat pour la défense de la foi catholique. Il prépare un grand livre, *Le Roman des pauvres*, qu'il ne pourra jamais finir. Mais il n'est pas au bout de ses épreuves. La malchance, ou son incorrigible crédulité, lui font confier toute la petite fortune qu'il a réussi à reconstituer à un

escroc qui passe la frontière avec tout ce qu'il possède.

Son extraordinaire santé cède enfin. En 1882 il a eu une première attaque d'apoplexie et la mort de sa femme, puis d'un de ses fils, achèvent de l'atteindre. Il est ruiné et ne peut plus travailler : cette fois c'est la fin. C'est grâce aux efforts de ses amis qui lui obtiennent une pension de la Société des gens de lettres, et aussi aux droits qu'il continue à percevoir sur la vente de ses livres, qu'il pourra terminer l'éducation de ses enfants et achever sa vie chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu où il s'était retiré et où il mourra, déjà à peu près oublié du grand public, le 8 mars 1887. Peu de gens assistaient à ses obsèques en l'église Saint-François-Xavier à Paris.

Telle fut, en quelques mots, l'existence de cet homme étonnant, cet écrivain d'un incontestable génie. Au physique, de taille assez petite, légèrement voûté par le travail, la tête ronde, la barbe soyeuse, les sourcils épais, les yeux bleus, vifs et pétillants d'esprit, le nez carré, la bouche souriante et bonne tout ensemble, le teint fortement coloré et les cheveux gris. Type de Celte puissant et robuste, toujours bien mis, sans recherche excessive, à la fois élégant et sobre. Bon père, excellent mari, ami fidèle, d'une générosité sans borne, d'un abord simple et plein de bonhomie, fin, spirituel, débordant de gaieté et de drôlerie, riant à gorge déployée, il était prêt à s'enflammer comme la poudre, mais ses emportements étaient brefs et il était incapable de rancune, extrêmement courtois avec tous, particulièrement avec les humbles. Après avoir donné une aumône à un pauvre, il le saluait comme son frère en Jésus-Christ. Le calcul et l'habileté lui étaient également étrangers ; d'une grande loyauté et d'un grand courage, il n'était pas diplomate et fonçait littéralement dans l'obstacle quand s'élevait une difficulté.

Doué d'une puissance extraordinaire de travail, il écrit toute la matinée et tous les soirs jusqu'à une heure avancée de la nuit, couvrant les pages blanches de son écriture fuselée et fine, sans faire une rature ni laisser une place non remplie. Marcheur infatigable, après avoir parcouru le Pays de Rennes et une partie de la Bretagne, c'est en arpentant le Bois de Boulogne qu'il compose la trame de ses

romans. Il avait un grand besoin d'activité et de mouvement et s'adonnait par ailleurs à toutes sortes de sports : vènerie, équitation, boxe, escrime ; le bâton n'avait pas de secret pour lui (4). Et il avait bien d'autres talents. A trente-cinq ans, il entreprend de jouer du piano et c'est ainsi qu'il compose la fameuse chanson de Monsieur de Charette que nous avons tous entendu dans notre enfance, une authentique chanson de chouans.



Une des incarnations de Gaston Jacquet dans *Le Bossu*, film de Jean Kemm, 1925.

Outre le français, il parle avec une grande facilité l'italien, l'anglais, l'allemand et entretient dans ces quatre langues une vaste correspondance avec le monde entier, mais il ne semble pas avoir parlé le breton, encore qu'il en émaille parfois certains de ses ouvrages de quelques mots. Artiste, il a la passion des vieux meubles et des oeuvres d'art dont il remplit sa belle demeure de la rue des

Ternes jusqu'au jour où, se détachant des biens de ce monde, il les fera vendre presque tous pour faire face à ses nombreuses charités. Breton de coeur, si on trouve diffuse dans toute une partie de son oeuvre la nostalgie de la patrie perdue, il ne faut pas chercher chez Paul Féval des idées politiques bien définies. Il faut bien dire qu'à cette époque il n'existait en Bretagne aucun mouvement national organisé. La question bretonne n'était pas encore posée.

On a dit de Paul Féval qu'il était l'Alexandre Dumas breton. Lui-même, nous l'avons vu, se voulait l'émule de Walter Scott. En vérité il occupe entre ces deux écrivains une place intermédiaire. Du premier il a toute la richesse de l'imagination, l'étonnante variété de l'inspiration, le brio, la fougue, l'art de l'intrigue acrobatique. Comme le second, il a un sens plus profond de l'histoire dont il respecte beaucoup mieux l'esprit, sinon la lettre, que Dumas.

Puisant sa force, ce qu'il y a de plus original et de plus essentiel dans son talent, dans la communion avec la Bretagne, sa patrie, avec sa terre, avec son peuple, avec sa tradition. En cela il rejoint le romancier écossais, son premier guide. Alors que "Dumas se faisait une spécialité du roman d'aventures, tirant ses héros d'une intrigue pour les replonger dans une autre, Féval leur donnait un tout autre caractère. Ce n'est pas seulement la vaillance et la force physique qui les grandissait, c'était surtout la beauté morale, et les incidents du drame ne se trouvaient pas, comme dans le premier, amenés par un pur hasard, mais bien par le développement naturel de la passion." (A. Delaigue, *Paul Féval*.)

Certes, la Bretagne n'a pas été la seule source d'inspiration de Paul Féval. Son oeuvre immense, qui ne tiendrait peut-être pas en deux cents volumes, se promène à travers l'espace et le temps, d'Allemagne en Irlande et en Bretagne, d'Espagne en France et en Italie, de la pénombre du Moyen Age au soleil brûlant de la Renaissance en passant par la période contemporaine. Sur tous ces pays, sur toutes ces époques, il se documente minutieusement, il soigne la couleur locale, il décrit soigneusement le physique et le caractère des personnages :

— **Romans de cape et d'épée :**

*Le cavalier Fortune, Le capitaine Fantôme, Flamberge, Le Bossu.*

— Mais aussi **romans d'aventures** :

*Jean Diable, Les habits noirs, Le jeu de la Mort, Les Compagnons du Trésor, La rue de Jérusalem, Les couteaux d'or, Le quai de la ferraille, L'âme invisible, Le dernier vivant*

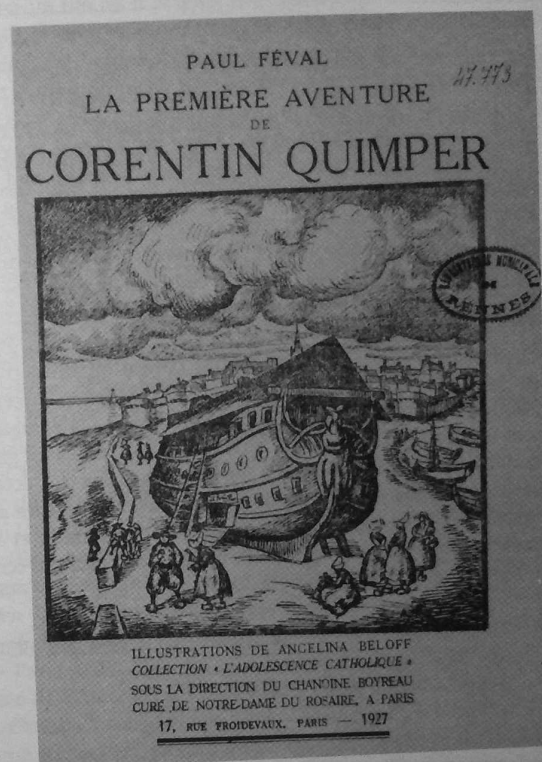
— **Romans d'analyse** :

*Bouche de fer* (peinture de Rennes sous la Restauration), *Annette Laïs*, auxquels il faudrait ajouter les romans autobiographiques écrits après sa conversion.

— **Romans bretons** :

Il faut leur faire une place à part, quoique bon nombre d'entre eux puissent figurer dans la première ou la seconde rubrique : *Rolan Pied-de-Fer, La Belle Etoile, La Forêt de Rennes (Fontaine aux Perles), Les contes bretons, La première aventure de Corentin Quimper, Le Loup blanc, La Louve, Valentine de Rohan, La Fée des grèves, A la plus belle, L'Homme de fer, Châteaupauvre, tant et tant d'autres !*

Il fut aussi un historien de valeur avec des ouvrages comme *Les merveilles du Mont Saint-Michel* et *Jésuites*. Quoiqu'il n'ait jamais été à proprement parler un homme de théâtre, il a tiré de ses romans dix sept drames, toujours cependant en collaboration (5). Il faudrait aussi mentionner les innombrables articles remplis d'une verve éblouissante qu'il prodigua à vingt des meilleures revues, sans oublier non plus sa correspondance considérable, pleine d'esprit, de drôlerie, d'humour, de gentillesse, aujourd'hui dispersée à tous vents ! Pressé par la nécessité, par le besoin d'argent, par ses éditeurs, Féval a-t-il trop écrit ? A-t-il gaspillé un très grand talent en publiant un grand nombre d'ouvrages indignes de lui ? Victime de la vogue du roman feuilleton et des exigences insatiables de la presse parisienne, société de consommation avant la lettre. C'est certainement vrai, au moins pour une partie de sa production. Qui ne se souvient de cette anecdote qui le représente rédigeant une page tandis que l'on met sous presse la précédente et l'imprimeur le prie de faire hâte parce que la machine va tourner à vide ! Mais, à côté de cette littérature alimentaire, Féval nous a donné une série de chefs-d'oeuvre que la mode n'a pas emportée avec elle.



Exilé, loin de son pays à qui il ne restitua même pas ses os, ayant passé à Paris le plus clair de son existence, Paul Féval lui resta cependant toujours fidèle. "On tirait la sonnette, écrivait un de ses amis (celle de sa belle demeure du 88 de la rue des Ternes) et on entrait en Bretagne".

Une servante en coiffe venait vous ouvrir. Il en eut au temps de sa splendeur jusqu'à quatre et les recrutait toujours dans la région de Quimper. Il avait fait de son grand cabinet de travail la réplique du salon d'un vieux manoir breton avec au mur de somptueuses tapisseries aux armes des grandes familles féodales : les Rohan, les Avaugour, les Laval, les Beaumanoir... Dans les vases il y avait des touffes de genêts ou des fleurs de bruyère. Lui-même, quand il écrivait un roman sur son pays, revêtait le costume breton afin de mieux recréer l'atmosphère. Et de toute son oeuvre c'est la partie directement inspirée par la Bretagne qui est certainement la plus séduisante et aussi la plus profonde, la plus vraie et celle qui est destinée à survivre. Le fait est que Paul Féval est resté longtemps un romancier extraordinairement populaire en notre pays. Alors qu'il était en France largement oublié, ses romans ont connu en Bretagne une vogue qui ne s'est jamais démentie jusqu'à la dernière guerre. De Brest à Nantes, à Rennes, à Saint-Malo, on trouvait ses romans aux couvertures éclatantes dans tous les kiosques, dans toutes les gares, à la vitrine de tous les libraires, dans les bibliothèques des écoles et dans celles des paroisses. Et c'est sûrement grâce à la lecture de ces romans, qu'un véritable sentiment breton a pu se maintenir et s'épanouir dans le coeur de beaucoup d'entre nous, et de celui qui écrit ces lignes, qu'a pu s'éveiller maintes vocations.

■ YANN BOUESSEL DU BOURG.

1) La première aventure de Corentin Quimper

2) Le Bourgeois de Vitré

3) Au lendemain de Sadowa, le comte Lefebvre de Bihain, pénétrant le 15 juillet 1866 dans la chambre où campait M. de Bismark à Brünn, trouva l'homme d'Etat couché, avec, sur sa table de nuit, sous la lampe, entre deux revolvers, son dernier roman : *Annette Lais*, qu'il était en train de lire.

4) Il adorait aussi la pêche aux grenouilles. Mobilisé en 1870 à Rennes, il ne revêtit jamais son uniforme. On dit qu'il découpa un morceau de son pantalon rouge pour servir d'appât. Ce fut le seul usage qu'il devait en faire.

5) On peut également citer de lui un assez long poème en style épique : *Treize à table*.

## BIBLIOGRAPHIE

- Barbey d'Aurevilly : "Romanciers d'hier et d'aujourd'hui", Paris 1904.  
 J. Baudry : "La jeunesse de Paul Féval à Rennes (1816-1837)", (Plihon, 1938)  
 Edmond Biré : "Portraits littéraires", Lyon, Vitte et Perrussel, 1888.  
 Edmond Biré : Etudes d'histoire et de littérature. L'histoire de la Bretagne, Jules II et la Renaissance. (Une correspondance inédite de Paul Féval), Lyon, E. Vitte, 1900.  
 Yann Bouessel du Bourg : "Paul Féval romantour breizhat", (traduit en breton par Ernest Le Barzhig), inédit.  
 Charles Buet : "Médaillons et Camées", Paris, Giraud, 1885.  
 Charles Buet : "Paul Féval". Souvenirs d'un ami. Paris, Letouzet, 1887.  
 Charles Chinchotte : "Paul Féval", Paris, 1886.  
 A. Delaigue : "Paul Féval", Paris, 1890.  
 Armel Diverres : "Le patois gallo dans les oeuvres de Paul Féval", Nouvelle Revue de Bretagne, 1948.  
 Armel Diverres : "Paul Féval et le roman historique", Nouvelle Revue de Bretagne, 1950.  
 Armel Diverres : "Le folklore breton dans les oeuvres de Paul Féval", Nouvelle Revue de Bretagne, 1949.  
 Granger de Surgères : "Iconographie", Paul Féval (I, p. 177).  
 Gautier : "Ecrivains Bretons" (pp. 21-22).  
 Eugène de Mirecourt : "Les contemporains", Paul Féval (biographie), Paris, 1857.  
 Eugène de Mirecourt : "Paul Féval", Paris, Havard, 1855.  
 C. A. Orain : "Ceux de chez nous : Paul Féval", L'Hermine, 1896.  
 J. Joseph Renaud : "Lagardère s'explique" (au sujet de la paternité du "Bossu" attribuée à Victorien sardou). Paris, Flammarion, 1935.  
 Charles Robin : "Paul Féval" (Galerie des gens de lettres au XIX<sup>e</sup> siècle.), Paris, 1848.  
 Vicomte de Spoelberch : "Paul Féval. Son oeuvre. Catalogue chronologique". (Intermédiaire des chercheurs et des curieux, 1893, t.I, col 192 à 200 et 236 à 240).  
 René de Kerviler : "Répertoire général de bibliographie bretonne (1886-1898)", 16 volumes.

## LE CITRON VERT

Fruit vert, fruit d'ironie,  
Futur soleil de chair  
Où mûrit la magie  
D'un frisson qui m'est cher !

L'âme songe, pensive,  
A cette acidité  
Qu'une écorce attentive  
Change en lucidité.

Prochaine jouissance,  
Amertume sucrée,  
Comme la patience  
Est soif récompensée !

Je bois ce jeune fruit ;  
L'or sur ma lèvre fond :  
Tout l'arbre léger bruit  
Dans l'air libre et profond.

*Armand Mézières*

## LES CHEMISES DE LA MER

*par Ricardo Montserrat*

*"Sales de baisers et de sable  
Sous l'eau  
S'en vont les mots..."*  
LORCA

Il n'y avait pas une goutte de vent. C'était le seul courant de marée qui nous poussait, depuis l'aube, vers le large, et nous ramènerait dans la Baie si le vent ne se levait pas avant la renverse. Il n'y avait pas de soleil. Pourtant il était près de midi. Le bateau glissait, avec à peine un clapotis, dans un cocon de brume faite de milliers de gouttelettes minuscules en suspension. Elles nous picotaient comme pour nous avertir d'une menace que nous sentions, sous les chandails humides, nous chavirer l'estomac et nous geler les os.

Il est vrai que nous avions peur. Moi surtout. Le moteur avait rendu l'âme en sortant du port. Et pour tout avouer, je me sentais un peu perdu. Je soupçonnais le courant de nous avoir entraîné le diable savait où. Plus les heures passaient et plus je chantais haut, et sans





doute faux, pour essayer de faire passer la boule qui s'obstinait à tourner à l'intérieur de ma poitrine comme un écureuil affolé.

Marie-Françoise était debout à l'avant du bateau, s'usant les yeux à chercher la terre, croyant voir des bateaux dans chaque ombre, sur-sautant à chaque beuglement de la corne de brume, son lugubre qu'elle adoucissait d'un rire frais qui résonnait comme celui d'un oiseau pris au piège. Je m'en voulais de l'avoir entraînée dans cette aventure qui commençait si mal. Elle donnait le change, sautant d'un pied sur l'autre, apostrophant le soleil pour qu'il sortît, enlevant son bonnet rouge pour secouer des cheveux impatientes, traversant le pont en trois enjambées, au risque de tomber, pour déposer un baiser timide sur mes lèvres et réchauffer ses mains gelées en les passant sous mon pull. Je devinais cependant à l'aigu de ses cris, aux rires trop fréquents, aux regards qu'elle jetait vers l'arrière, que ma belle Paimpolaise était anxieuse.

Ce fut elle qui, la première, aperçut les **Roches**.

(Ce sont de méchants cailloux à fleur d'eau qui veillent à l'entrée de la Baie. Hargneux et sournois, ils grondent et bavent une écume blanche, même si le temps est calme et que seuls les haubans du soleil rappellent au marin qu'il est temps de capeler son caban, que d'autres chiens plus teigneux, les chiens affamés de Suroît, les chiennes en chaleur de la mer, se préparent à sortir de l'enfer — dont les portes se trouvent devant Érquy — pour aboyer au cul des bateaux, affolant les plaisanciers qui n'ont pas su voir les avertissements du ciel, entendre les appels angoissés des oiseaux :

— Va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'en !

Ces caillasses, tapies dans la brume, portent sur les cartes le nom

banal de **Roches-Douvres**, donné par un bureaucrate qui, depuis le bureau 416 Bis, (6<sup>e</sup> étage droite, aile Sud, bâtiment E du Ministère National de la Paperasserie), crut de son devoir de patriote de franciser le beau nom donné avec respect par les marins bretons à ces pierres coléreuses).

Je leur trouvais, maintenant, un air bon enfant. Marie-Françoise, le visage détendu, répétait, orgueilleuse de son capitaine qui n'avait pas perdu le Nord :

— Les Roches ! Les Roches ! Elles sont là ! A bâbord, Capitaine !

— Bravo, moussaillon !

Et son rire se mêlait à celui de l'écume qui mouillait les pieds de cailloux aux têtes emperruquées d'algues filasses.

Ce n'étaient pas les ricanements de lavandières noyant leur dépit dans le bruit des battoirs, ni les invectives de diaboliques commères menaçant de nous punir de notre escapade en nous jetant dans leur noire lessiveuse, que j'entendais.

C'étaient, tant j'étais heureux de voir les Roches du bon côté, les éclats de rire d'une mer malicieuse qui n'avait voulu qu'effrayer les marins d'eau douce que nous étions.

Certes, il n'y avait pas encore de vent, à peine quelques risées trompeuses qui claquaient lourdement les voiles mouillées, mais l'optimisme était revenu et, le casse-croûte aidant, les langues se déliaient.

Les Roches ne se décidaient pas à s'éloigner de nous. Au contraire, elles accaparaient la conversation, agitant l'écume des mots, nous invitant à soulever les chemises qui couvraient nos hontes, nos embarras d'adolescents n'osant pas se dire qu'ils s'aimaient.





— Sais-tu pourquoi nos grands parents appelaient ces roches, **Roched, les Chemises** ? — lançai-je subitement, avec l'impression que les pierres me soufflaient la question et la réponse que j'y apporterais.

— J'en ai une petite idée, répondit-elle dans un sourire de bébé élevé aux phosphatines, mais raconte-moi ton histoire, et, peut-être oserai-je raconter la mienne.

Je lui contai alors l'histoire d'un Tristan qui me ressemblait fort et d'une Yseult qui lui ressemblait davantage. Quand j'en arrivai au moment où le preux ramenait la Belle au vieux Roi Marc, encouragé par les yeux de mon auditrice, je m'enhardis à modifier la légende.

— Ils étaient arrivés précisément à l'endroit où nous sommes lorsque le vent tomba et le bateau s'encalmina. Tristan et Yseult ne se parlaient plus depuis plusieurs heures. Le chevalier, épouvanté par l'envie qui le prenait de trahir la parole donnée à son suzerain, à chaque fois qu'il levait les yeux sur la future reine et qu'elle lui souriait comme tu me souris en ce moment, n'osait plus ouvrir la bouche. La future reine, au contraire, désespérée à l'idée de devoir partager le lit d'un homme sénile et rude, cherchait les mots qui pourraient vaincre l'apparente froideur du jeune homme et le convaincre de commettre l'irréparable.

Le vent ne se décidant pas à se lever, les jeunes gens, pour passer le temps, chantèrent en s'accompagnant du luth et de la harpe. Les chansons leur donnèrent soif. Des flacons de vins furent débouchés. La nuit venant, sans que le bateau ne se fût beaucoup éloigné, ils eurent envie de se délasser sur les fatales roches, lesquelles, à cette époque, étaient plus hautes qu'aujourd'hui et laissaient apparaître à marée basse de petites plages abritées qui invitaient au repos.

Les tentes furent montées, les chants reprurent devant un feu de bois. Tristan et Yseult s'endormirent, l'un à côté de l'autre, en regar-

dant les étoiles.

Que se passa-t-il alors ? Y avait-il, comme les mauvaises langues le dirent plus tard, un philtre dans le vin qu'ils avaient bu en abondance ?

Je ne crois pas qu'ils en aient eu grand besoin.

Lorsqu'à l'aube les marins les éveillèrent, car la mer remontait et le vent avait des velléités de souffler, les amants ne se souvenaient de rien. Un léger mal de tête et, dans les os, une douce fatigue comme celle que l'on ressent lorsqu'on sort d'un beau rêve.

Avaient-ils rêvé ou, le vin aidant, fait semblant de rêver qu'ils rêvaient ? Ce n'était cependant pas du vin qui tachait la somptueuse chemise brodée que portait Yseult. Ce n'était pas non plus la lune qui lui avait envoyé son flux. Heureuse, elle demanda à Brangien, sa sœur de lait et fidèle suivante, de lui donner une chemise neuve, et se débarassa de la preuve de son égarement en la jetant à l'eau. Puis elle rejoignit Tristan à qui l'unissait désormais un sortilège plus puissant que les charmes préparés par sa sorcière de mère. Elle pouvait désormais se marier avec le Roi Marc, elle se savait aimée.

Les noces furent joyeuses et les deux amants se regardaient sans rougir. Le Roi aimait autant Tristan qu'il considérait comme un fils, qu'il chérissait Yseult. Il les gâtait comme un grand-père ses petits-enfants. Le ventre d'Yseult s'arrondissait au grand orgueil de Marc qui avait tellement célébré la beauté de son épouse qu'il ne se rappelait pas avoir pris Brangien pour Yseult au matin de ses noces.

Hélas, aux grandes marées de septembre qui préparent la mer aux dures guerres de l'hiver, un pêcheur trouva la chemise maculée, brodée aux armes d'Yseult et la rapporta à Marc.

Les amants furent condamnés à être noyés sur les lieux-mêmes où ils avaient fauté. Une pierre autour du cou, assez lourde pour qu'elle pût les empêcher de remonter un jour vers le Paradis, les





jeunes gens furent jetés dans les flots qui frémirent d'indignation devant la cruauté du vieux roi et se retirèrent.

Longtemps après, de nombreux marins jurèrent, en rentrant à Paimpol, avoir vu, par les nuits de lune pleine, une femme, au ventre rond et aux longs cheveux blonds, laver une chemise blanche avec une telle frénésie que la mer se couvrait d'écume à des milles à la ronde, et que les embruns savonneux rendaient aveugles les vigies indiscretes. A ses côtés, un jeune homme épuisé jouait sur une harpe courte une mélodie malheureuse qui parle de chemise et d'honneur souillés.

— Veux-tu que nous passions la nuit sur les Roches pour voir si... nous les rencontrons ?

Elle regarda l'eau qui éclaboussait le pied des roches, avec des yeux un peu perdus.

— Yseult n'est plus là. Au bout de tant de temps, sa chemise a dû blanchir et sécher. Leur amour aussi...

Un baiser mouillé me fit perdre le cap et empanner brutalement. L'absence de vent rendit heureusement l'incident sans conséquences. Pour se faire pardonner, elle prit la barre et, les yeux rivés sur le compas et la girouette, raconta "son" histoire de **Chemises**.

— L'histoire est plus ancienne, chuchota-t-elle, comme si elle craignait que les mots ne vinsent à rompre le charme qui nous maintenait si proches. Elle n'est sans doute guère plus vraie.

Elle fit une pause rêveuse.

Bien que je croie qu'autrefois, entre la Grande et la Petite Bretagne, il n'y avait pas vraiment la mer, mais plutôt un espace

enchanté qu'il fallait traverser une fois dans sa vie, comme aujourd'hui nous passons de l'enfance à l'âge adulte et demain nous passerons de la vie à la mort. Plus tard, la clef de l'enchantement fut perdu et la mer envahit le vide laissé.

Mais revenons à nos **Chemises**.

L'histoire nous vient des premiers temps du christianisme. Un moine irlandais au sang chaud décida, comme beaucoup l'avaient fait avant lui, de partir évangéliser les sauvages Bretons qui continuaient à adorer plusieurs Dieux, couper le gui et chanter de féroces poèmes.

Nos druides lurent dans l'eau des fontaines qui se teignent de sang la menace que représentait l'arrivée du buveur d'orge fermentée. Ils consultèrent longtemps les astres et sacrifièrent aux Dieux une jeune vierge italienne arrachée aux mains molles d'un despote romain.

Fut-ce le fruit de leurs efforts ou le résultat du hasard, mais à peine le saint homme eut-il passé les îles Sorlingues que le mauvais sort s'acharna sur sa frêle embarcation. Des nuées d'oiseaux blancs à tête noire, que n'effrayaient pas les malédictions en latin, emportèrent la voile unique de l'esquif. Puis, au large de Land's End, des femmes remontant du fond obscur de l'eau lui offrirent leurs seins nus et opalescents, la végétation verdâtre qui croissait entre leurs jambes longues.

Céda-t-il à la tentation ou bien fut-ce une faiblesse bien compréhensible – L'homme de Dieu souffrait du mal de mer et n'avait rien pu boire ni manger depuis son départ – qui lui fit faire un mouvement maladroit et le précipita dans l'eau froide et salée ?







Les sirènes avaient disparu, mais de visqueuses méduses, d'une taille peu commune, dont les caresses manquèrent de lui faire perdre la raison, avaient pris leur place.

Quand la chemise de lin gorgée d'eau se fit plus lourde que le plomb fondu versé par les aides de Satan dans les gosiers des damnés, quand les brûlures des féminins animaux devinrent plus ardentes que les flammes des rôtissoires démoniaques sur lesquelles tournent les jeunes gens punis pour avoir trop aimé, notre moine se sentit entraîné vers le fond des eaux, aspiré certainement par l'ouverture de la porte infernale qui se trouvait non loin.

Les druides relâchèrent-ils leur attention, pensant avoir vaincu le colonisateur ? Ou bien, dans un ultime éclair de lucidité, le pieux navigateur, tout à la joie de rejoindre la Vierge Marie qu'il aimait d'une dévotion toute particulière, pensa-t-il à remettre son âme entre ses blanches mains ?

Un rayon de soleil traversa le glauque des eaux, transperça la chemise qui enveloppait le noyé d'un pesant linceul, la déchirant mieux que ne l'eut fait la lame d'un couteau. Hâlé par le bras musclé d'un invisible sauveur, l'Irlandais se retrouva à la surface des eaux moutonneuses, emporté par un fort vent de Noroît, sur sa chemise fendue qui glissait sans efforts sur la crête des vagues. Assis sur la doublure, tandis que le haut de la chemise dressait vers le ciel un ventre gonflé, il suffisait au prêcheur de tirer sur une manche ou sur l'autre pour diriger l'insolite embarcation et aborder les vagues sans chavirer.

Les druides enrageaient. Ils venaient de lire la défaite de leur science. Ils envoyèrent alors un message aux fées, femmes sages qui, lorsque les Romains avaient massacré les docteurs et savants celtes, recueillirent de la bouche des survivants leurs secrets, les transmirent à leurs filles, sûres que les virils Italiens ne soupçonneraient jamais qu'une femme pût en savoir davantage que les hommes.

Le message arriva, porté par les airs, aux oreilles de Viviane qui s'ennuyait en compagnie de Merlin. Abandonnant son trop sage amoureux, elle se transporta jusqu'à la côte, et le spectacle qu'elle y vit la laissa pantoise, sans forces ni haine.

Imagine un homme à peu près de ta taille, peut-être un peu plus fort, uniquement vêtu d'une barbe et une chevelure qui lui tombaient jusqu'aux reins. Debout sur une chemise en lambeaux, sans autre mât que son corps émacié, et de bôme que ses bras, il chantait un cantique irlandais. Le vent et les embruns lui fouettaient la peau avec une telle violence, et de tels effets que la belle Viviane rougit et baissa les yeux.

Sans réfléchir davantage, elle se jeta à l'eau et fit semblant d'être sur le point de se noyer. Le Bon Samaritain lui tendit une main vigoureuse à laquelle elle s'accrocha fièvreusement.

Elle grelottait. Il n'y avait guère de place pour deux. Aussi, n'écoutant que son cœur, la serra-t-il étroitement au creux de ses bras. La blanche nef qui, dès lors, n'était plus dirigée par la foi de l'ardent prosélyte, suivit les caprices des courants, et sans qu'ils réagissent tant ils étaient occupés à se réchauffer l'un l'autre, s'échoua sur nos roches.

La mer était basse, la plage hospitalière. Pour être saint, l'homme n'en était pas moins irlandais. Son sang généreux rendit hommage à la beauté sombre de la Bretonne. Et celle-ci, à son tour, lui prouva que la science amoureuse des Celtes dépassait en poésie et invention la fruste gymnastique des Latins.

De son côté, Merlin s'impatientait. Quand il lut dans le marc de pomme la nouvelle infidélité de la volage fée, usant de l'un de ses charmes les plus puissants, il fit souffler un vent malin qui emporta les chemises des amants jusqu'à l'orée de Brocéliande.





Lorsque ceux-ci eurent satisfait leur curiosité, épuisé leur salive et leur sueur dans un voyage immobile autour de leurs corps, goûté aux fruits défendus que cachait la toison rousse de l'Irlandais et la chevelure sombre de l'enchanteresse, la nuit tomba, et avec la nuit, le froid. Ils eurent beau se serrer, il n'y avait plus de chaleur en eux, leur amour s'était consumé tel un feu de paille.



Le moine, à genoux, suppliait Dieu de lui pardonner son égarement. Viviane regrettait le confort et le luxe douillets du domaine de Merlin. Elle ne voyait plus en l'Irlandais qu'un ours mal dégrossi. Il ne voyait en elle qu'une femelle lascive. Elle appela Merlin qui ne répondit pas. Elle voulut utiliser ses pouvoirs. Le magicien rancunier les avait neutralisés. Elle finit par se jeter à l'eau. Emportée par un courant habile, elle échoua, à demi-morte, sur une plage où l'attendait l'Enchanteur qui ne soupçonnait pas qu'à peine remise de ses émotions, la rescapée lui ferait payer cher sa jalousie.

Quant à l'Irlandais, abandonné de Dieu, il devint fou à force de tourner sur son bout de rocher qui rétrécissait à chaque marée. Se nourrissant de coquillages, il vécut longtemps dans l'espoir que la providence lui ramènerait la magique chemise qui l'avait un jour sauvé. Quand d'aventure des pêcheurs s'approchaient, ils n'osaient pas aborder tant son aspect était effrayant. Il leur criait d'une voix puissante : **"Ma Chemise ! Ma Chemise !"**

Et le nom est resté.

Marie-Françoise riait, je riais et les éléments semblaient s'être divertis de son imagination débridée car la brume s'effiloçait. Un soleil encore pâle mais guilleret faisait son apparition sur la pointe des pieds et un petit vent d'ouest jouait à rider l'eau autour de nous, réveillant l'hélice du loch qui fit entendre un ronronnement satisfait. Une bouteille de vin partit à la mer, avec, dans ses flancs, un message pour les divinités de la mer et du vent, signé d'un baiser de la belle conteuse.

**"Les amoureux n'ont pas de chemise. Merci tout de même!"**

*La fin des Chemises de la mer au prochain numéro d'Ecumes...*



Aux heures solitaires de l'esprit  
quand les yeux s'emplissent  
de l'or des astres  
silencieusement

d'antiques légendes  
se lèvent  
à pas de pierre.



Le ciel semble  
tout à coup trop profond  
et l'horizon  
trop large

Il faut que la lumière  
dure  
entre le divin et le néant

le temps d'un éblouissement.

Marie-Josée CHRISTIEN

## DOSSIER PHILOSOPHIE

Jean GRENIER : Itinéraire d'un penseur libre

RATIONALITÉ, RÉALITÉ ET EXISTENCE  
DANS LA PENSÉE DE J. GRENIER

Pour Grenier, l'ETRE est *a parte objecti*, indifférent. Il y a un écart entre le monde et l'existence humaine. La Raison naît d'un partage entre ce qu'elle est elle-même, et ce qu'elle rejette, refuse. Si l'Etre relève de la catégorie d'indifférence, —non *a parte subjecti*— le mal ne lui est pas consubstanciel, il n'appartient pas à la "nature des choses", mais à la "nature humaine", et appartient, par conséquent, à la sphère de l'EXIS. Paradoxalement, l'essence du mal est d'ordre existentiel et se traduit, *ex abrupto*, dans et par le Malheur, "l'existence malheureuse" : un enfant qui saute sur une mine, et voici l'absolu scandale, qu'il faut combattre absolument. C'est la praxis toute entière qui est, en quelque sorte, "cancérisée". Le mal n'est pas transcendant, mais immanent à l'action même des hommes engagés dans une Histoire qui est tragique.

L'homme est projectif : il projette sa désespérance et son espérance sur

la "neutralité" d'un monde ontologiquement indifférent. Mais faut-il sacrifier la réalité de l'individu à l'abstraction de l'Universel ?

Certainement non. Cependant, le monde est un déjà-là, malgré nos illusions ou plutôt, nos représentations illusoire. Si tout est relatif, rien n'est relatif. Entendons : jamais nous ne trouverons l'Absolu dans l'immanence d'un prétendu "sens de l'histoire", pas plus, d'ailleurs, que dans l'illusoire d'une eschatologie : la réalité de la représentation de l'absolu (si tant est qu'elle soit tangible) va se transporter vers l'immédiateté, la sensation, dans l'humilité très simple de l'amour. Si le JE transcendantal kantien, par son abstraction même, occulte l'existence, alors il faut lui substituer la sagesse d'un "an sit", d'un "comme si", qui s'abandonne à l'or changeant de la lumière et, en se déguisant ainsi, dévoile une seule et unique réalité : l'affirmation de l'acte libre qui se pose comme tel et ne saurait souffrir aucune compromission avec l'universalité abstraite de l'A Priorique.

Pour aimer le monde, il faut s'en déraciner. Un tel déracinement, effleure une quasi-disponibilité de l'Être, activité neutre, "passivité passive", selon Grenier pour qui le silence est souvent plus parlant que tous les discours.

En fait la pensée de J. Grenier est interrogative, pour autant que, si proche d'une sensibilité, d'une sensualité qui épuise la conceptualisation, elle éprouve, contre Hegel, la prégnance véritable du sensible. Le mot suave de "présence", devient une catégorie philosophique : jamais la Science ne pourra escamoter, voler la couleur des étoiles ; jamais l'ombre ne pourra détruire la pureté bleue d'un ciel, jamais la souffrance et la douleur d'un enfant qui agonise, non, jamais tout cela n'est en mesure de contresigner les actes notariés d'un Être indiscernable. Mais comment refuser les "tà ontà" - les choses qui sont.

La Raison partagée s'interroge elle-même. Si je radicalise ma pensée, je me déracine de son propre objet ; je ne suis plus qu'un "sujet" assujéti à l'émotion qui maintient l'existence dans une solidité douteuse. L'éprouvante sensation ne peut garantir une conviction. La "rigueur du concept", pour reprendre les mots de Hegel (préface à la *Phénoménologie de l'Esprit*), ne saurait "descendre dans la profondeur de la chose" : jamais une syntaxe, une grammaire, un Système, ne pourront exercer sur l'individu leur principe de réductibi-

lité. Pour Jean Grenier, les problèmes philosophiques se posent par rapport à un Moi existant.

Jean Grenier a compris très tôt ce que plus tard dira Louis Vax : "Le plus profond traité d'astronomie n'escamotera jamais les étoiles". Autrement dit, l'idéalité du savoir ne pourra rendre compte de la réalité des choses. L'ontologie, science "recherchée", recherche de l'Être, ne le trouve jamais. Grenier a inventé une écriture secrète, qui n'est pas destinée à publier un savoir, mais à promouvoir une croyance. Il ne s'adresse à personne en particulier, mais à l'universel.

Ni la réalité historique (en 1938, c'est la force de la bêtise), ni la validité des enchaînements apophantiques, ne pourront empêcher l'exercice du "vouloir vouloir". Puisque jamais je ne saurais ce qu'est le mal, il me faut disparaître dans la surface des choses et, par cette disparition même, dire que la profondeur du monde ne se manifeste que dans l'acte libre, qui consiste à écrire, dans la marge du texte social, un texte autre, surplombant - au sens de Starobinski - l'effacement du Sujet, sa dissolution, peut-être, dont "Le chat Mouloud", regard implacable, pathétique, jeté sur le déguisement de l'homme, ne parvient pas à gommer toutes les inquiétudes. Le chat, la "figure" du chat, est trop énigmatique : il me faut la présence du chien. Grenier se détache du Chat, s'attache à Taïaut : "*Mon Dieu, je suis*

*affreusement tenté de croire que ce n'est pas le même dieu qui règne à la fois sur les immondices et sur les étoiles. Puisque tu m'inspires le besoin d'aimer, permets-moi de te découvrir dans tout ce que j'aime, empêche-moi de confondre la sécheresse du cœur avec la vérité.*" Dans ses ENTRETIENS avec Louis Foucher, J. Grenier qui, comme Cocteau, aimait la métaphore, plus compréhensible à ses yeux qu'un discours universitaire, décrypte les deux "figures" : la civilisation technicienne, dont la pensée cartésienne est le fondement, tend à dissocier l'homme et la nature. Premièrement, la familiarité apparente du "Chat", masque la réalité. Trop lointainement présent, le regard de Mouloud s'éparpille dans le panthéisme, solution de facilité, refuge où l'homme ne peut longtemps demeurer : il y a une différence entre la fascination et la contemplation. La proximité (leurre de l'apparence) nous fait éprouver l'éloignement. C'est la promiscuité qui vous éloigne du prochain. Le Chat est le symbole du "sublime dynamique", d'une Nature médusante et sauvage. Le Chien se rapproche de l'homme car il est fraternel (cf. *Entretiens*) : "Et toute mon évolution a consisté à passer du culte du chat à l'amitié pour le chien." Cette fraternité me ramène à "ma condition d'être conscient et souffrant". Ici pointent à la fois l'ironie et la lucidité d'un "voyageur" qui "craint la nuit qui peut lui faire perdre sa route ; s'il navigue, il peut encore se fier aux étoiles. Mais de plus en plus les lumières terrestres

remplacent celles des astres". (*La vie quotidienne*, p.234, Gallimard, 1968.)

"Calmes blocs ici-bas chus d'un désastre obscur", eût dit Mallarmé.

Si nous sommes tous condamnés à mort, il n'en faut pas moins fonder notre démarche sur l'espoir, et démythifier Minuit, c'est-à-dire éradiquer l'eschatologie.

Encore une fois, Grenier va user de la métaphore et, par là même, va "glisser" vers l'Esthétique et l'Art : disons simplement que, dans le phrasé de la Vie, Minuit ne constitue pas un point final, mais une virgule. Plus la nuit se fait intense, plus l'appel de la lumière se fait pressant. Il faut absolument qu'un feu d'artifice "transforme la nuit en jour". *La ora mäs oscura es para emanacer.* Autrement dit, la "catharsis" ne supprime pas le Temps, mais suscite un renouveau, une foi. Alors que la folie nietzschéenne est profondément décourageante, puisqu'aussi bien elle exprime le temps de façon cyclique (l'Éternel retour du Même), elle nous encourage, paradoxalement, à recevoir comme seule joie concevable, le "retour des saisons", ce qui est totalement différent. Sans citer "Chant d'automne" de Baudelaire, alors que, dans "Les apparences de la nuit", il le cite, indirectement (p. 237) :

Comme tu me plairais, ô nuit, sans ces étoiles  
Dont la lumière parle un langage connu !  
Car je cherche le vide et le noir et le nu.

J. Grenier, cinq pages plus loin, résume le poème fameux : "L'attente du printemps, la jouissance de l'été... L'hiver lui-même est peu pénible au regard de l'automne et surtout des signes précurseurs de l'automne qui glacent le coeur. L'espoir du retour fait aimer l'adieu".

"Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;  
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !  
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres

Le bois retentissant sur le pavé des cours.  
...

Et comme le soleil dans son enfer polaire,  
Mon coeur ne sera plus qu'un bloc dur et glacé."

Il faut refuser toute eschatologie sclérosante, le terme soi-disant "heureux" de l'Histoire. Minuit ne revient pas indéfiniment.

C'est donc bien le regain, que le regard grenérien appelle de toutes ses forces. Ce qui va distinguer radicalement l'Histoire de la Nature, opposition radicalisée par J. Grenier, c'est que l'Histoire "met au jour des nouveautés radicales", alors que la Nature s'épuise dans la répétition. Nous retrouvons ici l'image du "tremplin" : refusons l'habitude, qui devient, par l'inertie des choses, une "seconde nature". Le nihilisme, qui caractérise ce siècle, et qui n'est rien d'autre que le Minuit de l'engouffré,

il faut le remplacer par Midi. Mais ce Midi, qui apporte à la mathésis une "clarté uniforme", un excès de lumière, est aveuglant. Jamais la justesse mathématique ne se substituera à la Justice morale. Si Midi "éclaire le mystère", si "Minuit manifeste le mal", il nous faut choisir entre "le mystérieux et le lumineux". Autant choisir le purgatoire, le clair-obscur. Cependant nous ne pouvons pas y faire notre demeure : la soif d'Absolu qui nous habite, c'est le face-à-face avec nous-même dans la clairière du matin, espace-temps symbolique où l'immatérialité de la croyance se métamorphose enfin dans l'affirmation libre d'un savoir : celui-ci ne relève pas de l'ontologie, pas plus qu'il ne ressortit au scientisme.

L'indifférence de l'Être nous autorise à dénoncer les attitudes fatalistes. C'est le cercle aveuglant de Minuit, qui nous donne la force et l'espoir de nous réaliser pleinement dans la médiation de Midi justement incarné par nos doutes, sans lesquels, in fine, notre existence n'aurait aucun sens, et notre liberté non plus.

■ J.-J. Ellien.



## JEAN GRENIER, De la Liberté à l'Absolu : la recherche d'une Voie.

L'oeuvre de Jean Grenier frappe d'abord par son ampleur, la diversité des thèmes (le mal, l'existence, la liberté, la peinture, les voyages...), la variété des genres (récits, essais, commentaires, lexiques, témoignages...)

Elaborée à "l'âge des orthodoxies", elle les récuse toutes, dénonçant en elles une clôture de l'esprit, une indigence de la pensée, une aliénation de la liberté. Contre l'existentialisme dont elle est contemporaine, profondément enracinée dans une existence tourmentée par le problème du choix, la philosophie de Jean Grenier se déclare délibérément "inexistentialiste". En ce sens, elle occupe dans la pensée philosophique d'aujourd'hui une situation peu commune qui explique sans doute, partiellement du moins, "l'oubli" dont elle a été victime.

Les questions qu'elle pose, centrées sur les rapports de la liberté et de l'Absolu, mériteraient plus d'attention ; De cet Absolu Jean Grenier en a l'intuition, "car comment saurais-je, confie-t-il à Louis Foucher, que tout est relatif si je n'avais l'idée de quelque chose qui

ne l'est pas ? Plus je suis convaincu de la relativité de ce qui m'entoure et plus je crois à autre chose qui n'est pas relatif". Mais quel est cet Absolu ? Son existence ne rend-elle pas illusoire la liberté humaine ? Du multiple à l'un, de l'angoisse du choix à la quiétude du non-agir, de la liberté à l'Absolu, la philosophie de Jean Grenier me paraît-être une philosophie de la Tension cherchant une voie vers un Absolu qui ne soit pas la simple absolutisation d'une valeur.

L'Absolu peut être en effet un piège pour la liberté quand il prend corps dans une pensée autoritaire et dogmatique de la Totalité. Telles sont les orthodoxies, qu'elles soient religieuses comme le thomisme ou politiques comme le marxisme. Si Marx, en effet, a raison de dénoncer l'aliénation de l'homme et d'engager la lutte contre l'exploitation de l'homme par l'homme, sa pensée reprise et développée par les marxistes n'en est pas moins devenue, par son caractère "orthodoxique", une doctrine d'exclusion.

Hors du marxisme, en effet, point de salut. Sa prétention à la scientificité le valorise aux yeux du

positivisme alors dominant et le rend encore plus dangereux. D'abord au service d'une libération de l'Homme, il s'est "métamorphosé" en instrument d'aliénation de la pensée. Dès 1935 les critiques de Jean Grenier se montrent particulièrement incisives, dénonçant l'abus de confiance dont sont victimes tous ceux (ouvriers, paysans, pauvres) que les marxistes prétendent libérer. "Si vous le libérez, écrit-il, libérez le complètement. Ne lui enlevez pas ces contraintes matérielles qui l'étouffent pour imposer à son intelligence un autre fardeau. Ne combattez pas l'obscurantisme bourgeois pour lui substituer un obscurantisme prolétarien. Soyez généreux pour ces pauvres gens dont vous réclamez les soutiens. Ne faites pas payer vos services par une limitation de leurs vues, n'en faites pas des eunuques intellectuels... Ne remplacez pas une culture viciée par une culture mutilée" (E.O p.30).

L'arme redoutable de cette aliénation intellectuelle, n'est rien d'autre que la dialectique que Marx emprunte à Hegel et "nos temps, dit Jean Grenier, sont voués à Hegel comme ils le sont au cancer et à la tuberculose." (E.O p.162). La dialectique, en effet, non seulement intègre la contradiction à la marche de l'Histoire et de la Pensée mais elle en fait même sa puissance dynamique. De ce fait, elle la neutralise d'abord pour la valoriser ensuite et rend inoffensives les critiques qui lui sont adressées. Quiconque critique ou

bien n'a pas compris ou bien n'a pas lu le maître. Système totalisant, totalisateur, totalitaire, qui fait de l'Histoire une marche inexorable vers un paradis terrestre, marche d'autant plus sûre, issue d'autant plus certaine que la méthode qui en garantit le succès est elle-même infaillible. Cette orthodoxie politique devenue un piège pour la liberté, doit être dénoncée "si nous voulons éviter une dictature intellectuelle ne durât-elle qu'une vingtaine d'années." (E.O p.58, Août 1936). Faudrait-il alors, pour sauver la liberté, pour se garantir de toute aliénation et éviter le piège des orthodoxies renoncer à l'Absolu ? C'est la Voie que semble préconiser l'existentialisme de Sartre.

Sartre donnant la parole au Kirilov des *Possédés* de Dostoïevski lui fait dire dans *L'Existentialisme est un humanisme* : "Si Dieu n'existe pas tout est permis". Telle serait la conséquence de l'athéisme. L'Homme désormais délaissé est condamné, dans sa solitude, à inventer l'Homme car il ne trouve ni au-delà, en Dieu, ni en deçà dans sa Nature un Absolu qui lui trace le chemin. Ainsi Sartre applique-t-il à l'Homme cette formule que J. Lequier réservait à la Science : "Faire et en faisant se faire" (E.B.L p.150).

Mais à ce compte "la révolution existentialiste risque de n'être qu'une révolution dans le vide" ayant pour conséquences ou l'individualisme, puisque chacun est seul maître de ses choix, ou le "conformisme le plus

écoeurant" car faute de valeur transcendante l'individu se contentera à moindre frais des valeurs les plus reconnues, les moins exigeantes. "Si la valeur reconnue comme indispensable est créée au fur et à mesure, n'est-elle pas alors suscitée par la force des événements ou la ruse des instincts ? ou encore par une soi-disant dialectique de l'Histoire ?" (E.B.L p.55).

S'est-on pour autant débarrassé de l'Absolu ? Rien n'est moins certain. A la fin de *L'Etre et le Néant* Sartre pose la question : "Est-il possible en particulier qu'elle (la liberté) se prenne elle-même pour valeur en tant que source de toute valeur ou doit-elle nécessairement se définir par une valeur transcendante qui la hante ?".

Si Sartre adopte d'emblée la première hypothèse absolutisant de ce fait la liberté, c'est sur la seconde que Jean Grenier fera porter, essentiellement, sa réflexion. La relativité existentielle qui se saisit dans le choix prouve l'existence d'un Absolu qui ne peut-être celui de la liberté. Si la liberté exige l'Absolu, l'Absolutisation de toute valeur la ruine tout autant que la prétendue négation de toute valeur.

Le nihilisme, en effet, absolutise le combat (intellectuel ou politique) et appelle l'orthodoxie.(cf. lettre à A. Malraux, E.O, pp 168-195). Le combat contre toute valeur devient la valeur absolue. Au nom de la liberté

l'homme serait-il alors condamné à renoncer à l'Absolu ?

Jean Grenier aperçoit encore une issue, dans la voie ouverte par les sages de l'Inde et de la Chine. La fréquentation, dans son adolescence, de l'oeuvre de Schopenhauer, l'a familiarisé avec la pensée orientale. Il pense avoir trouvé dans le non-agir (wou-wei) auquel conduit le Tao le moyen de concilier Liberté et Absolu.

"L'Homme qui ne reconnaît pas de valeurs est parfaitement libre. Cet homme suivant Lao-Tseu considérant le laid comme corrélatif du beau et le mal comme corrélatif du bien, demeure à l'écart et laisse devenir les êtres ce qu'ils doivent devenir sans les contrecarrer. Rien ne vaut à ses yeux, et même rien n'existe à l'état de nature distincte."(E.B.L p.61).

Une telle attitude étrangère au monde occidental "est pourtant, dit Jean Grenier, la seule qui nous assure la plus entière liberté puisque rien, absolument rien ne la sollicite, que son adepte n'incline d'aucun côté et ne prend aucun parti."(E.B.L p.70).

#### Caractères de cette liberté :

- 1) Elle annule les valeurs et fait régner dans l'esprit une souveraine indifférence.
- 2) Elle supprime les troubles qui naissent des désirs.
- 3) Les situations sont acceptées comme telles.
- 4) La soumission à l'instant est le plus haut degré de la liberté.

5) Cette soumission n'est pas passivité : le refus d'user en quoi que ce soit de sa liberté est une preuve suprême de liberté.

6) Cet homme n'a rien à perdre ni à gagner, il est donc maître de tout.

Liberté d'un homme unifié, qui a réalisé en lui l'Absolu, elle est aussi celle d'un homme qui s'est placé en deçà du choix. Solution peut-être, mais illusoire sans aucun doute pour un européen qui ne peut s'affranchir de sa culture, pour un croyant comme Jean Grenier qui ne s'est jamais départi de sa foi chrétienne.

Est-ce pour autant l'impasse ? L'Absolu sera-t-il à jamais incompatible avec la liberté ? La tension intérieure à laquelle nous soumet le choix ne pourra-t-elle jamais s'apaiser ? Et si, contrairement à ce que laisse entendre le taoïsme il y avait "quelqu'un derrière la porte" ? Le texte de *La Dernière Page* ouvre une perspective que confirment par ailleurs certains propos de Jean Grenier : "A la pointe la plus fine de la personnalité, dans ce qu'elle a de plus intime, se révèle l'Absolu"(A.C).

Cet Absolu ne se dévoile que dans ces instants rares et fugitifs mais particulièrement intenses où l'Homme fait l'expérience du divin.

- "1) Il y a quelque chose de divin dans le monde.
- 2) Qui est inévaluable, et par contre évalue toutes choses.
- 3) Nous ne pouvons le toucher que

par l'instant ; mais nous pouvons le faire.

4) Convertir cet instant en durée c'est l'oeuvre de la grâce (artistique) et de la grâce (religieuse).

5) Jamais nous ne sentons mieux qu'à cet instant que tout nous est donné.

6) Le spectacle de l'élémentaire (le sommeil d'un enfant, le reflet du soleil dans une vague, le vent dans la forêt, l'ivresse du sage) nous rapproche de lui.

7) L'élémentaire n'a pas de commune mesure avec l'humain qui est un mixte.

8) Et pourtant l'humain existe et se manifeste dans le rapprochement et le déchirement.

9) Mieux que cela : On n'a pas le droit de choisir entre la vérité et la vie, entre une pureté irréelle et une réalité sans valeur :

10) Aussi le divin aspire-t-il à tavers nous à Dieu."

(*Messages*, Actes de foi, Mars 1942, pp.11-12)

Ces instants confie Jean Grenier "furent des entractes dans ma vie... J'ai vécu pour ces entractes".

■ Jean-Charles Sacchi  
St-Brieuc, février 1991.

Quelques-unes des oeuvres de Jean Grenier auxquelles cet article se réfère directement ou indirectement :  
*Essai sur l'esprit d'orthodoxie* (E.O), Paris, Gallimard-idées, 1938.

*Entretiens sur le bon usage de la liberté* (E.B.L), Paris, Gallimard, 1948.

*A propos de l'humain*, Paris, Gallimard, les essais, 1955.

*L'Existence Malheureuse*, Paris, Gallimard, les essais, 1957.

*Entretiens avec Louis Foucher* (E.F), Paris, Gallimard, 1969.

*Absolu et choix* (A.C), Paris, P.U.F, 3ème édition, 1970.

*Mémoires intimes de X.*, Fata Morgana, 1985.

Sur Jean Grenier : Le cahier Jean Grenier dirigé par J. André Romille, éditeurs Folle Avoine, 1990. Enfin à la bibliothèque municipale de Saint-Brieuc, l'exposition Jean Grenier du 6 février au 5 mars 1991.

## SCORPION

Scorpion guidé par Mars, dieu de la guerre,  
Et par Pluton, seigneur de la mort,  
Je porte en mon regard l'angoisse et la lumière  
De vivre un tant soit peu à côté du décor.

J'habite un arc-en-ciel, je me plais aux naufrages,  
Mais j'ai le coeur ancré au port de Tintagel  
Depuis qu'avec Iseut la blonde un jour d'orage  
J'ai bu sans trop savoir la coupe d'hydromel.

Mon manoir est bâti de pluies, de feuilles mortes  
Et de brouillards d'automne au-dessus des marais.  
Les soirs d'ennui j'attends que le diable m'emporte  
Pour briser les miroirs et les portraits maudits.

Dans le jardin défait j'ai mis des chrysanthèmes  
En souvenir de deux ou trois rêves défunts.  
Je ris souvent, je chante et j'écris des poèmes  
Pour couvrir en mon coeur les échos du tocsin.



Car il brûle un volcan sous le masque de sable,  
Bel incendie baroque aux sursauts ravageurs,  
Depuis le jour où dans mon âme de novembre  
J'ai trouvé les pas de l'ange exterminateur.

Christian Querré  
Inédit



# L IFT

par J.-F. Roger

La nuit tombait déjà lorsque, dans un crissement de pneus, le taxi s'arrêta devant le haut édifice de béton et de verre où résidait Gabriel. Comme il faisait encore froid, il releva le col de son pardessus en parcourant les quelques mètres qui le séparaient du hall d'entrée. Le courrier, une dizaine de lettres arrivées durant son absence, et qu'il fourra dans sa poche. Le bouton de la minuterie, puis celui d'appel de l'ascenseur. Il jeta un coup d'oeil aux quelques plantes vertes étiquées qui vivotaient dans un bac près de la loge du concierge. Dans un glissement feutré la porte de la cabine s'ouvrit devant lui.

Fatigué de son long voyage, il bailla en appuyant sur le bouton du 7ème étage et commença à chercher ses clefs dans les diverses poches de son manteau. Poche droite. Poche gauche. Rien. Il vérifia de nouveau, se rappela qu'il les avait mises dans la poche arrière de son pantalon. Exact. Il les fit tinter dans sa paume, un sourire satisfait flottant sur ses lèvres. Qu'il allait être bon de rentrer chez soi après ces quelques jours passés dans des hôtels pas toujours très confortables !... Un whisky-glaçon à la main, bien calé dans son fauteuil, les pieds sur le guéridon en écoutant un vieil air de jazz... L'ascenseur lui parut bien lent ; ou bien était-ce la fatigue ? De nouveaux graffitis s'étaient complaisamment, gravés avec une pointe acérée, sur la plaque du fabricant. Puis cette impression que l'appareil n'en finissait pas d'atteindre le 7ème palier ; ou bien s'était-il trompé en choisissant sa destination, avait-il, par inadvertance, appuyé sur le 9ème ou le 11ème étage ?

Soupirant, il se résigna à l'idée de redescendre par l'escalier de secours la distance qui le séparait de son appartement. L'ascenseur



montait toujours, Gabriel, nerveusement, en ponctuait l'ascension du battement de son pied. Un long moment passa. "*Cela n'est pas possible...*", pensa-t-il. L'appareil devait être détraqué, car il aurait du maintenant avoir atteint le 11ème, voire le 13ème et dernier étage. Retenant son souffle, il posa son oreille contre la paroi métallique de la porte... L'ascenseur continuait de grimper, avec une vitesse accrue, lui sembla-t-il.

Il sentit une boule se nouer dans sa gorge. "*Mais qu'a donc ce foutu machin ?*". Lui revinrent en mémoire les quelques anecdotes entendues ici ou là concernant des personnes enfermées de longues heures dans les étroites cabines lors de pannes d'électricité, par exemple...

Il lui fallait maintenant faire quelque chose... Il se décidait enfin à appuyer sur la touche "Alarme" lorsque, brusque, la lumière s'éteignit. Il jura. Donna un violent coup de pied contre la paroi de sa prison. Le son résonna longtemps, puis s'éteignit, progressivement recouvert par l'incessant ronronnement de la cabine qui continuait de s'élever. "*Mais vers où, bordel ?*". Il y avait bien longtemps déjà qu'il aurait du atteindre le sommet de l'immeuble. Une sueur froide lui coulait dans la nuque, le dos. Des minutes interminables passèrent ainsi dans la vibration monotone de l'ascenseur. Gabriel s'appuya contre la paroi.

"*Ce n'est pas possible... C'est un cauchemar, je vais me réveiller*", ne cessait-il de se répéter. Alors il se mit à hurler, hurler, hurler. C'était un cri de désespoir, un appel au secours, un cri de terreur et de défi. Il hurla, seul, prisonnier de sa cage de fer et d'acier, son être tout entier s'abîma dans son cri. Sa gorge le brûlait, sa voix rauque résonnait infiniment à ses oreilles assourdies. Enfin, à bout de force, il s'écroula sur le sol caoutchouteux de la cage, cherchant son souffle.

Il tenta de se ressaisir, de maîtriser l'angoisse intolérable qui montait en lui... Peu à peu, les battements de son cœur s'apaisèrent, bientôt recouverts de nouveau par le vrombissement interminable de

l'ascenseur. Cette fois, il avait atteint les limites de la folie, ne parvenait plus à démêler le phantasme de la réalité.

Non, ce ne pouvait être lui, Gabriel Cordier, cet homme étendu sur le sol, la tête entre les mains, suffoquant, pris au piège d'un ascenseur devenu fou. Il se prit à sangloter, serrant les poings...

Le temps passa, Infini. Plongé dans une nuit totale, il resta prostré à écouter le bruit infernal de l'ascenseur qui continuait de monter, monter, monter... Ce devait être maintenant la nuit. Nul autre bruit ne lui parvenait que ce vrombissement insupportable qui l'entraînait il ne savait où. Il se dressa, tenta de desserrer l'étau d'acier de la porte coulissante, s'y cassa les ongles. Frappa de toutes ses forces contre les parois. En vain. Gabriel se reprit à crier, encore et encore, et son cri remplissait l'espace restreint de tout son désespoir. Enfin, à bout de souffle, il s'arrêta, comprenant que jamais il ne sortirait de ce piège. "*Fait comme un rat. Fait comme un rat. Fait comme...*". Ces quelques mots sans fin retentissaient sous son crâne, à la manière d'un leitmotiv. Comme un enfant il laissait les larmes couler librement sur ses joues, ne contenait plus les sanglots qui lui venaient de plus loin que l'angoisse...

Dans quelques heures, l'air viendrait à manquer. Mais, dans quelques heures où serait-il parvenu ? Depuis combien de temps déjà était-il l'otage de cet engin ? Autant de questions qui l'assaillaient et restaient sans réponse. Il se laissa glisser le long de la paroi jusque sur le tapis de sol. L'ascenseur continuait de monter, monter, monter...



## HUMAINES ODYSSEES

Toute absence nous convoque  
Aux odyssees de l'oubli.  
A quoi bon tenir en mépris  
De nos mémoires, l'équivoque ?

Imagine-t-on la nuit sans serrure ?  
Même la mort débouche sur le jour.  
Roulette, jeu de l'éternel retour,  
Il ne suffit que d'un grain qui perdure.

Aléatoires destinées humaines,  
La chair bafoue l'esprit sans un regret.  
Or, qui ne cherche à vaincre le secret  
De cette infinitude régaliennne ?

Pareil au fruit à jamais anonyme  
Quand serait-il l'emblème du verger,  
Sans doute, en va-t-il de toute pensée  
D'être d'autant plus humble sur les cimes.

Jean LAUGIER  
(Inédit. 1990)

## C ONTE D'HIVER

*par Andrée Jérôme.*

Mon coeur  
Mon âme

Je ris de les voir si belles en vos miroirs.

Lucie et Marie étaient les deux lavandières du bourg. Leur réputation se déployait comme un étendard entre la girouette du clocher de la collégiale et le champ de courses dominant l'avenue de la gare et les hauteurs du bourg. Ce drap de réputation, elles le tenaient de l'éclat vigoureux de leur santé et non de l'état de leurs personnes tenues ignorées. Cependant si ce drap menaçait de jouer au malade, le bourg tout entier risquait de basculer dans le lavoir entraîné par le poids de quelques tenues encrassées. De fait, Lucie et Marie se savaient maintenues dans le même sac et lorsqu'elles s'agenouillaient au lavoir au bas du chemin du diable, les gens du bourg passant par là esquissaient un léger écart dans la trajectoire de leurs pas. Les deux laveuses connaissaient par coeur les cristaux de savon qui moussaient vers cet écart, ce léger vertige bullé vers lequel on les priaient d'exister, le reste du temps suspendu, elles se tenaient à croupetons sur le caillebotis, les bras dans l'eau de leurs conversations d'outardes.

Les gens du bourg empruntaient souvent ce raccourci qu'était le chemin du diable, il permettait d'éviter l'interminable avenue de la gare entre le clocher de la collégiale et le champ de courses, tout en

rattrapant les hauteurs du bourg. Il était étroit et pentu, et tout en bas, le lavoir s'y tenait, à la fourche. Les gosses raffolaient de ce sentier. L'été, ils y étaient des lutins qui composaient des guirlandes de liserons arrachés à un enfer de verdure, l'hiver, ils devenaient des garnements, qui dénichaient une langue blanche et glacée qu'ils déroulaient et sur laquelle ils s'élançaient en hurlant jusqu'à la butée du lavoir, sobre plan horizontal d'un miroir biseauté que quatre mains gourdes et sanguinolentes s'acharnaient à fracasser. Lorsqu'avec un peu de chance, le miroir s'entrouvrait, on pouvait voir pétrir les draps des gens du bourg et chacune détenait les siens. Alors, avec un peu de chance, on pouvait apercevoir le surplis enneigé du grand chanoine Auger, celui de la chaire de la collégiale, il se mettait à tourbillonner avec le drap immaculé de la notairesse Guluche et le drap grossier du peintre Le Caroff se teintait de rouge. Au crépuscule, ils se tordaient sur la brouette et tandis que Marie descendait l'avenue de la gare pour aller se remonter le coeur dans un bol de café noir auréolé de crêpe dentelle, l'âme de Lucie se mettait tout doucement en route avec la lune argentée et la brouette. Au crépuscule, elle s'apprêtait à geindre car elle s'était toquée du facteur, l'homme de lettres du bourg. Elle s'était toquée de sa casquette, elle attendait en vain une lettre de lui. Chaque soir, elle se postait à la fourche, arpentait l'avenue de la gare en évitant le chemin pentu dans des allées et venues censées faire apparaître la visière. Elle allait jusqu'à ôter ses sabots, libérant des phalanges griffues ; affligée qu'elle était de secousses désordonnées du cou, semblables à celles des domestiques volatiles. Elle riait à gorge déployée, les mâchoires ferrées dans des quintes cosmiques et crotales. Les garnements raffolaient de surprendre Lucie dans cette tenue de Lucifer. Cela tenait de la dérobee, du parcours Hébert, du saut d'obstacles, du marathon. Les paris s'ouvraient sur des crêtes de coq butées de couronnes de "SSSSSSSSSSSS".

Le bedeau Bunouf estropié et marchand de galoches se terrait dans la collégiale où il proférait des Kirié Eléison, Kirié Eléison, Kirié Eléison, Kirié Eléison, Kirié Eléison, il ne quêtait plus. Cela dura des hivers de lustres de lunes glaciales, jusqu'à ce qu'un petit démon grippe à la fourche. Il fut le déclic. Le facteur manda son changement, il s'évapora, et tous les draps des gens du bourg se mirent à rouler dans des mécanismes. Des langues se délièrent auprès du lavoir, à la fourche. On y apprit, un jour d'été, de grand soleil et de marché, que Marie s'était faite encornée par un taurillon repu d'herbe tendre mais imbu d'un verbe qu'il n'avait su ni conjuguer ni retenir. Lucie qui n'était plus tout à fait Marie s'éteignit toute seule après les feux de la Saint Jean dans les grandes eaux du lavoir.

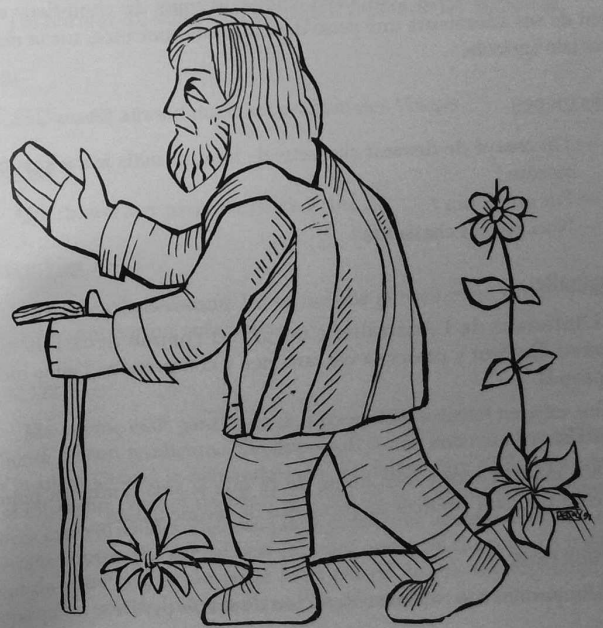


# MALFILATRE

*par Didier Lozach*

---

Malfilatre, mon maître, tu es mort de misère, de misère et de faim. Comme un chien qu'on oublie, comme un poète enfin. Par manque d'avidité, par horreur des honneurs, tu t'étais retrouvé isolé par les tiens tel un pestiféré, un damné, un vaurien. On te traitait de poux, de parasite immonde. Tu te laissais aller à vouloir croire au monde, à l'humanité. Malfilatre mon maître, le savais-tu, je crois, les poètes ici-bas ne sont que doux rêveurs, voleurs d'éternité, qui se fondent dans la nuit pour s'y faire oublier...



# A PHORISMES ET DIVERS APOPTHEGMES

par *Didier Lozach*

## Bis Repetita

Moi, quand je serai adulte et mature comme Victor, je travaillerai au télégramme de Brest-Litovsk. Mais avant il faut que je fasse des études de phrénologie comportementale, le cours du chou-fleur exigeant de ses adorateurs une prise directe, mais contrôlée, sur la réalité sociale agricole.

## Rions un peu

- J'ai essayé de devenir chasseur de requins mais je me suis fait mordre !
- Par un requin ?
- Non, par les chasseurs !

## L'Australie

L'intérieur de l'Australie, c'est grand comme deux fois ma chambre. On peut y passer sa vie sans rien y comprendre. J'aime bien ces pays-là.

## Ma mère

Ma mère et moi avons honte de ce que je suis. Enfin un point d'accord pouvant amorcer un processus de réconciliation.

## Roulette russe

L'important à la roulette russe, c'est de savoir perdre.

## Moi

Je suis très simple comme garçon, mais plus compliqué comme fille. Et puis j'aime bien les rousses, c'est vous dire si je suis pas fier !

## Océan

La seule bête fauve que l'homme ne peut abattre, sauvage et terrible, forcément indomptable et tellement éloigné de la vie des terriens, des soucis quotidiens, des plans d'épargne et des traitres à payer. L'océan, c'est la vie, la vraie, celle que Dieu nous voulait.

## Militaires

J'ai horreur du vide, c'est pourquoi je déteste les militaires.

## Dieu

Si Dieu est amour, ma tante est bien des Vosges.

## Pauvres

Qui donne aux pauvres, prête à rire.

## Exécutions

Les exécutions comme les formes de pensée n'ont qu'un avantage : elles sont parfois sommaires.

## Une Vie

Ma femme était gardienne de prison. Elle souriait tous les soirs à l'heure de son feuilleton. Elle apprenait à nos enfants la manière de m'insulter. Quand je demandais du sel, fallait dire "s'il vous plaît". J'ai un avenir cruel et un passé sordide où se confondent meurtres et rêves pas très solides. Les banquiers et notaires veulent ma peau, c'est certain, depuis que sur du bois j'ai tracé quelques chèques. Ils me traitent de pauvre mec et ont lâché leurs chiens. Je suis un vagabond, un type qu'on voit de loin, celui que l'on dénonce par souci du prochain.

# LES MYRTILLES DU ROCH' TREVEZEL

par Ronan de Kermadec

C'était le temps merveilleux de mon enfance : c'est le temps, maintenant, de la mieux regarder, sur l'espace haut-dentelé des schistes bleus du Roch' Trevezel.

La montée fut considérable ; j'attendais "un je ne sais quoi, un presque rien", comme eût dit Jankélévitch ; je fus surpris par un "tout", un paysage embrassant une marée vasée mêlée de mer, de ciel et de terre. Je voyais la blancheur laiteuse de Morlaix, puis la Mer ; à ma gauche, le Mont Saint-Michel-de-Braspart et le point d'orgue de sa chapelle. Plus loin, la rade de Brest. L'Univers tout entier m'accablait de sa puissance. Et je n'avais rien vu !

Papé connaissait les coins de confort : il suffisait que l'on s'assît, que l'on respirât. Mamé plaça les éléments du "goûter Breton" dans un creux de roche. Nous étions prêts pour l'aventure.

Mais j'avais prévenu mon regard, tout conforté qu'il fût par l'anticipation du paysage, avant que de souscrire à la profondeur métaphysique du ciel, qui ne demande rien, sinon l'innocence. Je résolus de faire litière de toutes les images que j'avais accumulées : adieu les clichés de mon enfance, adieu même tous les mots de mes parents, adieu le plus profond de *moi-même* : c'était nécessaire.

Il fallait bien, un jour ou l'autre, que tous les souvenirs enfouis fussent cachés, dissimulés ; il fallait que je découvrisse enfin, dans cette solitude partagée, les remuements secrets d'une parole indistincte, le langage inespéré de la vraie poésie. Les mots que le silence de ces lieux m'interdisaient de proclamer, construisaient plus haut mon for intérieur ; libre, j'étais prisonnier du Langage.

Fasciné par la beauté d'un monde aussi précisément construit, je tremblai, frémissai de joie. Les yeux de ma grand-mère semblaient

porter l'éclat de mon désir. Mon grand-père me fit signe : il était temps d'aller cueillir les myrtilles.

- Tu vois, c'est là, dit mon grand-père en se frottant les mains. Toute la pente est à nous. Surtout, n'arrache pas les plants, comme le font les Parisiens. Tiens ! Regarde comme je fais. Quand j'étais gosse...

Il prenait les myrtilles une à une, avec la délicatesse élégante des paysans alchimiques. J'imitai ces gestes ancestraux, qui cueillent la Nature avec amour : cueillir des myrtilles est un art ; les recueillir, est autre chose. Mes doigts tachés déjà du suc de ces fruits magiques, je me sentis soudain coupable. Mais non, les plus mûrs avaient éclaté. Mon regard oscillait entre la gracilité des plantes et l'immensité de l'horizon. En bas, plus haut, derrière, j'eus un vertige : tout s'évanouissait en moi, le remuement des îles désirées, la mer, le bleu-blanc de la baie de Morlaix, toute tremblante à l'horizon de mes yeux d'enfant. Cela perfusait mon corps, me forçait d'oublier tous les oublis ; l'espace et le temps "faisaient mayonnaise", malicieusement, délivrant à l'instant futile le soin de me guérir et de me forger.

- Ronan ! Il y a un autre coin, à ta droite. Oui, c'est ça, encore deux ou trois mètres et tu y es.

- J'y suis Papé. Mais je ne vais pas aussi vite que toi.

- Moi aussi, à ton âge... oh ! j'étais distrait mon petit, je regardais souvent ailleurs. Viens donc par ici : il y a des grappes !

- Mais, Papé, c'est du raisin !

- Tu ne crois pas si bien dire : du raisin de myrtilles.

- On fait du vin avec ça ?

- On peut faire de la liqueur, mais il vaut mieux les manger crues, avec du sucre.

- C'est bon ?

- Délicieux, avec du pain de campagne, tout frais sorti du chaud.

- Ah... Papé, dis-donc, j'en ai déjà cueilli quatre grappes.

- Je crois que cela suffit. Maintenant, nous allons rejoindre Mamé, qui nous attend pour le goûter.

- Ton panier est rempli, mais vraiment rempli, Papé : il faudra en donner aux voisins.

- Comme pour les truites, mon petit : je ne suis pas un "partageux"

- C'est quoi, un "partageux" ?

- De la politique.
- C'est quoi, la pl'itique ?
- C'est trop compliqué. Montons.
- Tu m'expliqueras, hein, Papé ?
- Quand tu seras plus grand.

Impassible Mamé dans son recueil de roches. Elle ouvrit la bouteille-thermos : l'odeur du café chaud se posait sur les crêpes beurrées, sur les tartines de pain, délices de ces dieux qui hantent la Montagne. Nous mangeâmes en silence sur ces lieux murmurés par les vents. J'étais heureux. Le ciel était nouveau de plénitude ; tous les grains de myrtilles composaient des chapelets de gloire et, futures jouissances, des confitures inouïes, des échos papillant-papillons de tout un Univers.

Mes yeux se promenaient sur l'ondulé des plaines, descendaient, descendaient, puis remontaient et j'embrassai dans ce tournis l'ondoiement velouté des champs - ceux-là même qui n'avaient point été foulés, fouillés, fouaillés, des champs qui semblaient descendre vers la mer, la mer haute et lointaine, blottie dans la splendeur nacrée de son écume, s'ouvrant aux coquillages distraits, délicatement tremorante aux verbes des roches noires. Je devenais poète, et mes grands-parents regardaient mes grands yeux bleus : je m'endormis dans leurs bras rassemblés.

C'est le temps, maintenant, de savourer les myrtilles du Roch' Trevezel. Il faut que je me lève et que je place, sur la tombe de mes grands-parents, un simple pot de myrtilles, celles que j'avais goûtées avec du sucre.



## — LA PALETTE ET LE PINCEAU —

*Actualités littéraires et artistiques*

**Les 30 - 31 mars et 1er avril** (week-end de Pâques) à **BECHEREL**, cité du livre, "Fête du livre" (grand rassemblement d'écrivains, d'éditeurs et de libraires dans les rues et les maisons du centre). Renseignements : Association Savenn Douar, 4, place Jehannin, 35510 Bécherel.

**Du 17 au 19 mai, à CARHAIX**, "Fête nationale de la langue bretonne", en présence de la plupart des éditeurs de livres et de revues en langue bretonne. Tél. : 98.93.37.43

**Du 17 au 20 mai, à SAINT-MALO**, au Palais du Grand Large, "11ème Festival de B.D. de Saint-Malo". Renseignements : Jacques Plouet, Direction des affaires culturelles, 35, rue Ernest Renan, 35400 Saint-Malo. Tél. : 99.40.42.50.

**Du 17 au 20 mai, à SAINT-MALO**, également au Palais du Grand Large, "2ème Festival international du livre d'aventures et de voyages". Directeur : Michel Le Bris.

Renseignements : Direction des affaires culturelles, 35, rue Ernest Renan, 35400 Saint-Malo, Tél. : 99.40.42.50.

**QUATRIEMES JEUX POETIQUES DE VANNES** : le groupe scolaire de la prison de Vannes lance son quatrième concours de poésie ouvert jusqu'au 14 avril (ouvert à tous). Thème des jeux 91 : composer des poèmes mettant en œuvre des personnes, des lieux, des objets, des animaux. On peut demander le règlement à Service scolaire, maison d'arrêt, 56107 Vannes cedex.

**"BLOW"**

**TIRAGES ET PORTRAITS PROFESSIONNELS DE LUXE**

19, rue Salomon de Brosse  
35000 RENNES  
Tél. : 16.99.38.49.06



## — A TOUT DIRE ET BIEN LIRE —

EDITIONS BRUD NEVEZ  
6, rue Beaumarchais  
29200 Brest

### Don Kihote

Qui n'a lu Don Kichotte, du moins des adaptations, car rares sont certainement les amateurs qui ont pris connaissance du texte complet, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. Cette fois, en breton, il ne s'agit évidemment que d'une adaptation, réalisée avant la guerre de 1914 par Ar Pagan et Bob Sporn. Leur breton est des plus savoureux, et je ne crois pas qu'ils aient trahi de trop l'œuvre de Cervantès en la résumant. Cette édition comporte de nombreuses illustrations de Xavier Morvan, illustrateur et peintre bien connu.

(Dans les librairies, ou 138 F franco de port)

### Tavarn ar Vretoned

de J.C Bozec

Tous les téléspectateurs qui suivent les émissions de *Chadenn ar vro* ont gardé un excellent souvenir des pièces de théâtre "Tavarn ar Vretoned", écrites par J.C Bozec, et jouées en particulier par Naig Rozmor, Youenn Gwernig, Sylvain Kerno et Laurent Jouin. Ecrites dans une langue simple et très vivante, tous auront plaisir à relire les sept

pièces éditées dans ce livre. (En vente dans toutes les librairies ou par correspondance, 50 F franco de port, chez Mesidou, 40 bis, rue de la République, 29 200 Brest, Tél : 98.80.49.70)

L'Agence de Coopération des Bibliothèques de Bretagne vient de faire paraître un guide des expositions itinérantes disponibles dans les cinq départements bretons. Le catalogue recense plus de 150 expositions regroupées en rubriques thématiques : architecture, cinéma, histoire, environnement, musiques et traditions, photographie, sports, sciences et techniques, etc... (Contact : COBB, BP 66 A, 35031 Rennes Cédex. Tél : 99.36.61.25)

### Noël du Fail écrivain

sous la direction de C. Magnien-Simonin, 208 p., 147 F.

A l'occasion du 400ème anniversaire de la mort de Noël du Fail (1520?-7 juillet 1591), cet ouvrage, écrit par des spécialistes de la Renaissance, fait le point sur ce magistrat rennais, figure maîtresse parmi les conteurs bretons d'hier et d'aujourd'hui, et figure majeure parmi les conteurs français de l'époque. Les trois ouvrages narratifs du "Seigneur de la Hérisseye, Gentil-homme breton", alias Léon

Ladulfi — *Les Propos rustiques* (1547), *Les Baliverneries d'Eutrapel* (1548) et *Les contes et Discours d'Eutrapel* (1585) — jalonnent l'itinéraire d'un auteur récréatif qui fut aussi un juriste sérieux et un écrivain soucieux de faire coexister facétie et sentence, comme de créer des personnages. Son œuvre, souvent sollicitée par les historiens des mentalités, des moeurs et des traditions populaires, demeure une minière des réalités de la société bretonne d'ancien régime.

(Vente par correspondance : Librairie philosophique J. Vrin, 6 Place de la Sorbonne, 75005 Paris. Tél : (1) 43.54.03.47)

### CHRONIQUES SAUVAGES

par Marie-Josée Christien.

#### Gauguin chroniqueur et graveur

Nous n'avons pas fini de découvrir Gauguin. Les éditions La Digitale viennent d'éditer un bel ouvrage qui nous donne à lire et à voir un Gauguin hélas encore méconnu : le Gauguin chroniqueur et graveur de la période bretonne. Les textes, certains inédits, d'autres parus dans des revues de l'époque, sont d'une remarquable actualité : notes sur la peinture, *Art complet qui résume tous les autres et les complète*, sur les couleurs et la nature (*Au dessus de l'homme est la nature*), le mécénat officiel, les critiques d'Art, les Beaux Arts où tout ce monde vaniteux étale avec plaisir leurs croûtes avec une désinvolture qui n'a pas de nom, l'importance de la céramique (*la céramique n'est pas une futilité*). Seules ses gravures ont été jusqu'ici négligées et sont très peu connues, écrit

Marcel Guérin dans un texte daté de 1927. Ironie du sort, elles sont restées injustement sous-estimées. Dommage que les légendes ne soient pas en regard des gravures, obligeant le lecteur à de nombreuses manipulations. Les Editions La Digitale préparent deux autres volumes de cette série, consacrés aux textes et gravures de la période tahitienne. Paul Gauguin Textes et Gravures en Bretagne, Editions La Digitale, 29130 Baye, format 31x22, 96 pages, 100 F en vente dans toutes les bonnes librairies.



## APARTÉ

Pour ce second numéro d'*ECUMES* nous tenons, avant tout, à remercier sincèrement nos lecteurs pour l'accueil chaleureux qu'ils ont réservé au n°1. Les réactions n'ont pas manqué, les encouragements et les critiques (heureusement) non plus... C'est pourquoi, dans une volonté d'amélioration de la qualité de la revue, un certain nombre de modifications ont été mises en oeuvre.

La périodicité d'*ECUMES* change et passe à un numéro tous les deux mois au lieu du rythme mensuel initialement annoncé. Ceci pour pouvoir assurer une qualité réelle et offrir à nos lecteurs des textes encore mieux illustrés et une présentation générale plus soignée. Nous signalons à nos premiers abonnés que cette mesure n'aura évidemment aucune conséquence quant au nombre de numéros qu'ils recevront. Le "logo" *ECUMES* du n°1 a de même été abandonné, bien qu'il nous semblât esthétique, pour un problème de lisibilité à distance. D'autre part, nous tenons à nous excuser de ne pouvoir publier dans ce numéro l'article annoncé sur L'âge d'or de la littérature en Côtes d'Armor. Cette enquête est donc reportée à un date ultérieure.

Nous rappelons aussi que nous examinons tous les textes (essais, poèmes, nouvelles...) que nous pouvons recevoir puisque nous avons vocation à faire découvrir et connaître de nouveaux auteurs.

*ECUMES* est donc une revue destinée à évoluer, à progresser encore pour mieux répondre à l'attente de ses lecteurs. A cet effet, toutes les remarques et suggestions seront les bienvenues...

■ L'équipe de rédaction

### BULLETIN D'ABONNEMENT

(à découper ou à recopier)

Je désire m'abonner à la Revue *ECUMES* pour :

₣ 7 numéros (dont un numéro spécial)  180 F

₣ 14 numéros (dont 2 numéros spéciaux)  360 F

Monsieur Madame \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

BON DE COMMANDE DU N° 1  30 F

(à renvoyer à : APEB, 2, rue Massignon — 22000 St-BRIEUC)

*ECUMES*, 2, rue Massignon. 22000 Saint-Brieuc. 96.33.20.02 ou 96.32.76.16 Directeur de la publication : Jean-Yves Moëc - Rédacteur en chef : Régis Le Guigot - Edité par L'A.P.E.B - Illustrateurs : Cyril Jégou (pp 15, 49, 57), Arnaud Mabilais (pp 34, 47) - commission paritaire n° 72 734 - Imprimerie Henry, Pédernec - Dépôt Légal : mars 1991 - Crédit photo : couverture et photos Féval, Bibl. Mun. de Rennes, PP.3, 41, coll. Mme Grenier - Remerciements : Pascal Déron, Tanguy Dohollau, Gilles Darcel.

### IMPRIMERIE HENRY



POUR TOUS VOS TRAVAUX D'IMPRESSION

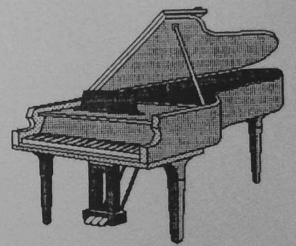
- \* REVUES
- \* LIVRES
- \* PROSPECTUS
- \* AFFICHES
- \* BILLETTS DE TOMBOLA
- \* CARTES...

Télécopie 96.45.32.26

LE BOURG — 22540 PEDERNEC

☎ 96.45.18.50

### Le PIANO BLEU BAR



4, rue Fardel  
22000 SAINT-BRIEUC  
☎ 96.33.41.62

# Crédit Mutuel de Bretagne

Une banque à qui parler

